L'AMÉRIQUE
FICTION ET RÉALITÉ

« Je sais que les stéréotypes sur les Etats-Unis existent. Et je sais que beaucoup découlent non d'échanges directs ou d'un dialogue, mais d'émissions télévisées, de films ou de la désinformation. »

LE PRÉSIDENT BARACK OBAMA

L'AMÉRIQUE FICTION ET RÉALITÉ

SOMMAIRE

Avant-propos par Andrew Ferguson 2

ALIMENTATION
Krusty Burger par Chester Pach* 6
De la ferme à l'assiette : le choix du frais par Karen Hofstein 7

SAUVETEUR
Alerte à Malibu 12
Le bronzage ne fait pas le sauvetage par Valerie Due 13

COW-BOY
Impitoyable 18
Le cow-boy des temps modernes par Candy Moulton 19

POLICIER
Les Experts 24
Tout est calme sur le front local par Brian Heyman 25

DÉTENTEUR D'ARME
Pulp Fiction 30
Sûreté et sécurité : deux priorités absolues par Megan Wong 31

MÉDECIN
Grey's Anatomy 36
La passion du service par Megan Wong 37

ADOLESCENT
Gossip Girl 42
Dévouée à sa famille, à ses amis et à la collectivité 43
par Megan Wong

AVOCAT
Boston Justice 48
Plaidoyer pour l'éthique par Karen Hofstein 49

MUSICIEN
Notorious 54
En quête de l'harmonie parfaite par Brian Heyman 55

FAMILLE IMMIGRANTE
Desperate Housewives 60
La solidarité fait la force par Joshua Handell 61

AGRICULTEUR ÉCOLOGIQUE
Montgomery Burns 66
Un souffle d'économies salutaire pour la planète
par Gail Kalinoski 67

PSYCHOLOGUE
Dr Phil 72
Suivi personnalisé pour adolescents par Sonya Weakley 73

En chiffres (données statistiques) 78

*Les chroniques télévision et cinéma ont toutes été rédigées par Chester Pach.

AVANT-PROPOS

PAR **ANDREW FERGUSON**

La scène se passe à Rome par un beau matin de fin d'été, au petit-déjeuner, dans la salle à manger d'un modeste hôtel touristique situé à deux pas du Panthéon. Les serveurs philippins en veste blanche s'affairent tandis que les clients, des familles originaires pour l'essentiel de Grande-Bretagne, de France, de Grèce et d'Espagne, grignotent croissants et viennoiseries autour de pichets de jus de fruits, préservant sous une indifférence polie leur sphère d'intimité. La pièce bruisse d'efficacité et de compétence dans un murmure convenant à l'heure matinale.

Soudain, les portes de l'ascenseur s'ouvrent. L'homme qui en descend est imposant, pas gros, en fait, mais musclé et doté d'une forte ossature. De toute évidence, il a tenté de s'arranger, sans grand succès. Ses cheveux en bataille repartent en tous sens à chaque fois qu'il essaie de les aplatir de sa main robuste. Les pans de sa chemise sortent allègrement de son pantalon, trop court de cinq centimètres. Ses chaussettes, blanches, tire-bouchonnent sur ses chevilles.

Il s'approche de l'un des serveurs et lui serre vigoureusement la main.

« On m'a dit qu'il y avait ici un buffet avec petit-déjeuner gratuit offert par la maison », s'exclame-t-il avec quelque redondance. Comme par hasard, il s'exprime en anglais, incapable d'imaginer qu'il pourrait, à Rome, parler une langue étrangère.

« Je suis de Minneapolis, poursuit-il. Ma femme et moi, on vient juste d'arriver. Le vol a été long. Je lui ai dit que j'allais lui chercher un muffin à la myrtille. Ça fait vingt-quatre heures qu'on n'a pas dormi. On est de Minneapolis. »

Le serveur lui indique le buffet.

« Ils sont où, les muffins à la myrtille, dit-il d'une voix tonitruante en tendant le cou pour examiner les petits pains et les coupes de fruits. Elle a vraiment faim. On débarque tout juste. De Minneapolis. »

Et le voilà qui continue à discourir, s'étonnant, sans toutefois s'indigner, de ne pas voir de muffins à la myrtille (« Comment peut-on prendre un petit-déjeuner sans muffins à la myrtille ? » se demande-t-il tout haut), puis exprimant sa surprise devant l'absence de bagels et de fromage à tartiner aux légumes. Il signale qu'il a passé toute la nuit dans l'avion, depuis Minneapolis, d'où il est originaire ; sa femme aussi.

Tous les regards sont désormais fixés sur lui. S'efforçant de masquer son mécontentement, il entasse son butin sur deux assiettes en plastique qu'il tient avec précaution entre les bras. Ultime précision, il annonce d'une voix forte qu'il remonte de quoi manger pour sa femme qui a passé toute la nuit dans l'avion sans fermer l'œil. Depuis Minneapolis.

« Bonne journée », s'exclame-t-il à la cantonade au moment où les portes de l'ascenseur se referment, juste à temps pour lui éviter d'entendre les gloussements des autres clients. L'une des fillettes lève les yeux de son toast beurré.

« Un Américain, t'oh », fait-elle en imitant Homer Simpson, au milieu d'une cascade de rires.

Depuis qu'elle s'est déroulée sous mes yeux l'été dernier, il ne se passe pas une semaine sans que je repense à cette saynète internationale, tantôt amusé, tantôt horrifié. Toute personne originaire des Etats-Unis doit s'accommoder de la formule « le vilain Américain », tirée d'un succès de librairie et d'un film populaire du début des années 1960. Mais quand je repense à l'amateur de muffins de Minneapolis, je me demande si le vilain Américain n'a pas été remplacé par une nouvelle caricature : il n'est plus sinistre mais piteux, plus grossier mais bruyant, sans aucun raffinement, une espèce de niais, un bouffon. D'un cliché on est passé à un autre, voire à plusieurs autres, tout aussi forts et tout aussi faux.

« Je sais que les stéréotypes sur les Etats-Unis existent, déclarait le président Obama lors d'une rencontre avec des étudiants d'Istanbul en 2009. Et je sais que beaucoup découlent non d'échanges directs ou d'un dialogue, mais d'émissions télévisées, de films ou de la désinformation. »

La présente brochure se veut une tentative de dissiper certaines de ces illusions. Le principe est simple et la méthode sans ambages : le monde est souvent amené, à tort, à voir les Etats-Unis à travers les icônes issues de leur culture populaire – et tu en fais partie, Homer. Or le meilleur moyen de venir à bout des stars et des clichés, c'est de les placer au contact de cet antiseptique universel qu'est la vraie vie.

Au fil de sa lecture, cheminant entre les héros de fiction et les Américains de chair et de sang, le lecteur distinguera sans doute plusieurs thèmes abordés ici. Tout d'abord, il est incontestable que nombre de ces poncifs contiennent une parcelle de vérité. Notre moulin à paroles de Minneapolis présente effectivement une ressemblance frappante avec le mari de Marge Simpson. Mais s'il est dans la lignée de ses compatriotes et que les convives du petit-déjeuner romain s'en sont tenus au cliché, ils sont passés à côté de bien des choses concernant notre homme.

Pour citer quelques exemples, ils n'ont pas vu le temps qu'il consacre très probablement au Lion's Club chez lui (les Américains ont effectué 8 millions d'heures de bénévolat en 2008), ni les cours d'instruction religieuse qu'il donne chaque semaine dans sa paroisse (plus de la moitié

des Américains fréquentent régulièrement un lieu de culte), ni les sommes qu'il verse pour financer la soupe populaire locale (les Américains ont offert plus de 300 milliards de dollars à des organismes caritatifs en 2008).

On peut aussi méditer sur la réalité d'*Alerte à Malibu*, comme le fait Valerie Due dans les pages qui suivent. Cette série télévisée, sans doute l'une des plus populaires de tous les temps, se distingue surtout par la grande diversité des intrigues amoureuses que vivent les protagonistes, sortes de mésomorphes gambadant sur le sable en microscopiques maillots de bain. Il existe une étincelle de vérité dans cette caricature : quiconque s'est rendu sur une plage américaine peut témoigner de la vigueur et de l'ardeur enviables dont font preuve les maîtres nageurs sauveteurs. Mais au-delà du muscle (et du lustre) se trouve la réalité bien plus admirable du métier lui-même, où les équipées spectaculaires comptent infiniment moins que leur prévention. Les sauveteurs en mer doivent s'entraîner dur pendant des heures dans un nombre étonnant de disciplines, de l'aviron à l'escalade, dans l'objectif, toujours, de préserver la vie humaine. Les gambades sont facultatives.

La fierté que tirent les maîtres nageurs sauveteurs des aspects les plus anodins de leur tâche souligne un autre thème apparaissant en filigrane derrière les célébrités. Les Américains accordent une immense importance à l'art du travail bien fait. Il est assez troublant de constater que le rappeur Notorious B.I.G., aujourd'hui disparu, est considéré comme une star de la musique américaine dans le monde entier. Car Christopher Wallace – de son vrai nom – a tout de même mis son talent incontesté au service de la violence, de la misogynie et de descriptions explicites de scènes de sexe, des thèmes étouffant l'amour du métier bien plus qu'ils ne l'inspirent.

Voyons maintenant son double dans la vie de tous les jours, une jeune violoniste afro-américaine étudiant à Juilliard. Robyn Quinnett aurait pu choisir d'autres domaines où exercer son don de la persévérance et son goût de la discipline – elle a gagné neuf médailles d'or en patinage artistique junior dans des compétitions de l'U.S. Figure Skating Association – mais elle s'est décidée pour la musique car, pense-t-elle, « Les belles sonorités flattent l'oreille. » Une vie entièrement consacrée à l'amour de la musique n'a que peu de chances d'offrir les récompenses matérielles amassées par Christopher Wallace en seulement trois années de gloire et la jeune violoniste le sait bien : « Je ne mesurerai pas ma réussite à l'aune de ma notoriété ou de mes cachets », affirme-t-elle.

Voilà un autre sujet abordé dans ces pages : l'argent ne fait pas tout. Devant son parterre d'étudiants à Istanbul, le président Obama a regretté que la culture populaire dépeigne trop souvent les Américains comme « des lourdauds égoïstes ». Ajoutez une bonne pincée d'ébats amoureux et vous obtiendrez un fidèle portrait des professions libérales dans les séries américaines, des avocats de *Boston Justice* aux médecins de *Grey's Anatomy*. Mais leurs aventures ne ressemblent en rien à la vie de Richard Beilin, qui a renoncé à un excellent salaire en entreprise pour s'inscrire au barreau dans une petite ville du New Jersey, ou du docteur M. Natalie Achong, une New-Yorkaise qui exerce dans des hôpitaux spécialisés dans les soins aux plus démunis tout en élevant seule ses deux enfants.

« Je trouve que la vocation est plus noble si l'on s'attache à consacrer le meilleur de la médecine à ceux qui n'ont peut-être pas les moyens de consulter les "bons docteurs", confie-t-elle. Il ne s'agit pas simplement de gagner de l'argent. »

La plupart des Américains seraient d'accord, qu'ils soient médecins ou avocats, violonistes ou sauveteurs en mer, nés aux Etats-Unis ou ressortissants de fraîche date. Katheryn Conde, dont les parents sont arrivés du Salvador peu avant sa naissance, s'épanouit dans le bénévolat qui vient compléter une vie déjà bien remplie, avec deux emplois et ses activités scolaires. Elle avoue sa stupéfaction devant la série américaine *Gossip Girl* et ses jeunes héroïnes qui déambulent dans un Manhattan de fiction, qu'il s'agisse de Blair Waldorf, la vampirique, ou de Serena van der Woodsen, la prédatrice.

« Dans ces émissions, on dirait que toutes les filles ne pensent qu'aux mondanités », constate Katheryn, qui a d'autres préoccupations. Monitrice au camp de jeunes, elle fait aussi du soutien scolaire et collecte des jouets pour les enfants défavorisés. Blair et Serena, à vos téléphones, appelez vos psys.

Chaque article de cette brochure propose une surprise comme Katheryn, une surprise en tout cas pour ceux qui s'attendaient à retrouver Serena et Blair et jugeaient la culture américaine d'après les stars qu'elle a produites, parfois pour le meilleur mais plus souvent pour le pire. A travers ces figures emblématiques, le monde voit l'Américain sous un jour totalement différent, futile et obsédé par le sexe, avare et égocentrique, enclin à la violence, un peu dingue.

Il est temps de démythifier ce pays imaginaire, d'où l'utilité de la présente brochure. Le lecteur y trouvera des portraits tirés de la vie réelle, pas des caricatures exagérées reposant sur des conjectures, des appréciations erronées et des anecdotes déformées. Ce que nous révèlent ces portraits est moins sensationnel, plus prosaïque et, finalement, plus émouvant et plus humain. C'est une nation d'êtres de chair et de sang, à la fois généreux, durs à la tâche, méticuleux, créatifs, mus par la sympathie et dans l'ensemble plutôt admirables – même si, de temps à autre, nous venons chercher, d'une voix forte et au mauvais endroit, des muffins à la myrtille.

***Andrew Ferguson** est rédacteur en chef au* Weekly Standard. *Il a collaboré au* New Yorker, *au* New York Times, *au* Washington Post *et à de nombreux autres journaux et magazines.* Auteur de Land of Lincoln: Adventures in Abe's America, *il vient de publier* College Crazy: The Reluctant Education of a Baaaaaad Dad.

KRUSTY BURGER

LA MORT AU MENU

Tout huileux, ils font grossir et n'ont aucune valeur nutritionnelle, mais les hamburgers de chez Krusty sont l'aliment préféré des Simpson.

Rien de tel que Krusty Burger, le restaurant fast-food de la série télévisée *Les Simpson*, pour un repas rapide sortant de l'ordinaire. Le menu affiche le slogan de l'enseigne, « frit avec amour ». Il propose également le Graisseur, un burger au porc qui tire son nom des effets secondaires de son contenu sur l'estomac et les artères. Les clients peuvent aussi siroter une « Boisson partiellement gélatinée non lactée à base de gomme » au goût de milkshake mais ne renfermant probablement pas une goutte de lait ni le moindre produit naturel.

Bart et Lisa Sompson adorent manger au Krusty Burger car ils sont fans de Krusty le clown, présentateur vedette d'une célèbre émission enfantine. Krusty arbore des cheveux bleu canard et un large sourire, mais hors caméra, il n'a rien d'hilarant. Il accumule les dettes de jeu et les pensions alimentaires, sans oublier sa dépendance à un antidouleur délivré uniquement sur ordonnance. Pour gagner de l'argent, il est prêt à vendre à peu près n'importe quoi sous la marque Krusty, les normes d'hygiène et de sécurité étant le cadet de ses soucis. Ses tests de grossesse ont donné tellement de résultats positifs erronés qu'il les a retirés du marché et reconvertis en touillettes à café. Il a mis dans toutes ses boîtes de céréales un Krusty O en métal non ébarbé. Après en avoir avalé un, Bart a dû se faire opérer de l'appendicite.

Par ailleurs, Krusty applique des pratiques douteuses dans sa chaîne de restauration rapide. Son intérêt pour le recyclage se borne aux morceaux de hamburgers non consommés qu'il réutilise pour en fabriquer des frais. Lorsque des études révèlent que le Krusty Burger est « l'aliment de fast-food le moins sain au monde », Krusty invente un nouveau produit écologique à base d'orge, enveloppé dans un emballage vert. « Je suis en train de sauver la Terre », s'exclame Homer en entamant son burger « éco-licieux ». Mais il déchante vite. Comme tous ceux qui en ont mangé, il est intoxiqué par l'orge avariée. Pour la énième fois, Krusty échappe aux sanctions. Ce sont les cultivateurs et les entreprises agroalimentaires ayant fourni l'orge contaminée qui font faillite.

CHESTER PACH

DE LA FERME À L'ASSIETTE : LE CHOIX DU FRAIS

PAR **KAREN HOFSTEIN**

Au marché, les chalands se voient proposer un vaste choix de produits locaux.

Il y a un siècle, la scène n'avait rien d'inhabituel. Avec leurs corbeilles de pêches jaunes et juteuses, leurs cagettes de baies rouges bien mûres et des kilos de légumes verts et parfumés, les cultivateurs installaient leurs étals sur la place du marché. Les chalands affluaient pour faire leurs courses de la semaine, au milieu des marchandages et des échos du jour.

Aujourd'hui, la place du village se trouve dans les rues animées de New York. Le petit parc de Manhattan appelé Union Square est encadré de tours de bureaux et de grands magasins comme Barnes & Noble, Babies "R" Us ou Best Buy. Situé sur Broadway entre la Quatorzième et la Dix-septième rue Est, Union Square abrite à l'année un marché qui se tient quatre fois par semaine quel que soit le temps. Les clients faisant leur choix au milieu des étals variés de fruits, légumes, produits laitiers, viandes et plats cuisinés ont toutes les chances d'être absorbés par leur lecteur MP3, leur BlackBerry ou leur mobile.

Malgré l'omniprésence des géants de la restauration rapide et leur matraquage publicitaire, un grand nombre de consommateurs cherchent à se nourrir plus sainement. Certains d'entre eux, préoccupés par les questions environnementales, préfèrent acheter des produits biologiques cultivés sans pesticides, d'où

l'immense popularité des marchés fermiers parrainés par Greenmarket. L'opération fonctionne avec des fonds privés sous l'égide de la mairie de New York et de son Council on the Environment. Outre le grand marché d'Union Square, il existe 48 autres sites *intra muros*. Certains ne sont que saisonniers, mais très fréquentés comme au Rockefeller Center, où se trouvent aussi les studios de NBC et le Radio City Music Hall. Les estivants sont tout étonnés de voir des agriculteurs vendre leurs produits, du miel et des plats cuisinés à l'endroit où s'élève en hiver le plus célèbre sapin de Noël du monde.

La chroniqueuse santé Heather Lindsey vient régulièrement faire son marché à Union Square. Ayant grandi dans l'Oregon, à Portland, elle est habituée depuis toujours aux produits frais. En emménageant à New York il y a douze ans, elle a été ravie de découvrir les marchés fermiers.

Heather adore les marchés. Elle aime surtout discuter avec les agriculteurs des Etats voisins de New York, du New Jersey et de la Pennsylvanie. « Je prends souvent mon pain ici, explique-t-elle devant l'éventaire où elle vient d'acheter une miche de pain complet. J'apprécie le vendeur d'œufs au coin. Il y a aussi un fromager qui vend du chèvre. Pour les légumes, ils sont excellents partout. Je ne veux pas m'attacher à un étal en particulier. Je préfère disperser ma clientèle et encourager plusieurs producteurs au lieu d'un seul. »

Les habitants de Springfield, la ville des *Simpson*, se ruent sur la restauration rapide et sa nourriture qui bouche les artères.

Heather Lindsey, « fan de Michael Pollan et de son livre *The Omnivore's Dilemma* », comme elle le déclare elle-même, a trouvé intéressante son idée d'une alimentation saine privilégiant les fruits et les légumes au détriment de la consommation de viande.

« Depuis quelque temps, à la maison, nous nous mettons beaucoup plus aux fourneaux à cause de la conjoncture, constate Heather. J'adore le côté créatif de la cuisine qui me donne beaucoup de

Quelle que soit leur origine sociale, les New-Yorkais apprécient le plein air et les produits frais des marchés.

Au milieu de montagnes de carottes et de pyramides de melons, les consommateurs soucieux de diététique recherchent les fruits et légumes les plus intéressants tandis que les producteurs locaux sont ravis d'aider leurs habitués.

satisfaction. » C'est la raison pour laquelle cette spécialiste de la santé s'est récemment inscrite à des cours de cuisine à l'Institute of Culinary Education.

Notre apprentie chef énumère toute une série de plats rapides et alléchants qu'elle a testés dernièrement : tourte de blé complet aux légumes et aux œufs, œufs brouillés aux crevettes, gaufres au blé complet, linguini sauce aux palourdes, quesadillas. Pour ces dernières, c'est facile : « Il suffit de mettre tous les restes que vous avez au frigo. »

D'après son mari, Michael Mandel, qui est iconographe, la tendance chez eux est nettement aux saveurs étrangères, y compris italiennes et mexicaines. « Je m'essaie aux spécialités thaïes ou indiennes, ajoute Heather. Je suis sûre que ce n'est pas vraiment la recette locale, mais nous nous régalons. »

Michael Mandel pense que, lorsque l'on fait ses courses sur un marché fermier, « on a un lien véritable avec les aliments ».

Après une enfance « d'Américain classique nourri au fast-food », Michael est devenu végétarien il y a vingt-deux ans. « A l'époque, c'était un choix très politique, avoue-t-il. Je me suis soudain rendu compte que tout ce qui concernait la viande me dégoûtait. Le prix. Le fait qu'une telle quantité de céréales et d'eau soit destinée non aux êtres humains, mais au bétail. Et puis, ce n'était pas bon pour la santé. »

« C'est incroyable, précise-t-il, mais en vingt ans, la pratique s'est généralisée. Lorsque je me suis mis au végétarisme vers 1985, il restait associé à une espèce de culture révolutionnaire soixante-huitarde. Les magasins diététiques, c'était pour les hippies. En vingt ans, les mœurs ont changé. Aujourd'hui, on peut commander un burger végétarien dans tous les restaurants ou presque. »

Shoshana Berkovic est une autre habituée du marché d'Union Square. Cette femme dynamique aux yeux pétillants, professeur dans le secondaire, vit à Brooklyn avec sa fille adolescente.

Shoshana ne tarit pas d'éloges sur la fraîcheur des produits. Munie de son sac isotherme contenant une plaque réfrigérante pour préserver ses achats de la chaleur, elle vient régulièrement s'approvisionner en pommes de terre, concombres, carottes et tomates. « Ce qui vient d'ici se conserve bien plus longtemps », affirme-t-elle.

Shoshana Berkovic s'amuse de la pauvreté de son répertoire culinaire. « J'ai une petite cuisine. Donc, en gros, je coupe et je cuis. »

Sa priorité est de s'assurer que sa fille « mange sainement ». « J'ai besoin de différentes vitamines, indique-t-elle, et je préfère les trouver dans les aliments que dans des comprimés. »

Dans l'établissement public, sous tutelle de la ville de New York, où elle enseigne la biologie et les sciences de la terre, notre professeur a noté depuis quelques années un net changement à la cafétéria : « Ils ont retiré tous les distributeurs de friandises et les ont remplacés par des produits plus diététiques. » Elle a notamment constaté que l'on proposait davantage de plats allégés ou à base de céréales complètes. « Je reconnais qu'il y a de gros progrès. Mais, ajoute-t-elle en soupirant, ils servent encore des frites. Il y en aura toujours, certains enfants ne mangent rien d'autre. »

Et des enfants, on en trouve partout au marché fermier : ils découvrent à quoi ressemble un bulbe d'ail ou d'oignon fraîchement arraché. Ils s'extasient devant des pêches présentées avec leurs feuilles et leurs branches. Ils trouvent des pommes de terre enrobées dans leur gangue de terre au lourd parfum. Ces petits citadins étudient la diététique dans son état le plus naturel.

__Karen Hofstein__ est journaliste à New York.

ALERTE À MALIBU

DES SAUVETEURS AU CORPS DE RÊVE SOUS LE SOLEIL CALIFORNIEN

Ils bravent les vagues et découvrent (presque) tout.

Dans sa jeunesse, le président Ronald Reagan fut secouriste en mer et sauva 77 personnes de la noyade à Lowell Park, près de Dixon dans l'Illinois. Pourtant, ses actes de bravoure le rendirent moins célèbre que Mitch Bucannon et C. J. Parker, membres de l'équipe d'*Alerte à Malibu* sur la plage du même nom, en Californie. Cette série télévisée allait devenir la plus populaire de l'histoire. Vers 1995, elle était diffusée dans 140 pays et attirait plus d'un milliard de téléspectateurs. Aujourd'hui, des millions de personnes regardent encore les rediffusions. Mais pourquoi un tel succès ?

Peut-être est-ce en raison du courage de C. J., de Mitch et des autres sauveteurs. Souvent au mépris de leur propre sécurité, ils sauvent les nageurs des courants, des requins et autres dangers grâce à leur force et à leur rapidité dans l'eau, à des hors-bord et à des hélicoptères.

Peut-être est-ce parce que l'équipe d'*Alerte à Malibu* ne recule devant rien pour faire de l'océan au large des côtes californiennes un lieu sûr pour les baigneurs et les surfeurs. Dans un épisode, Mitch est intoxiqué après avoir nagé dans des eaux contaminées. C. J. et ses amis remontent la piste du produit chimique jusqu'à une entreprise louche se livrant à des rejets sauvages en mer. Elle sauve la vie de Mitch et fait cesser leurs activités aux pollueurs. Les valeurs « vertes » des sauveteurs d'*Alerte à Malibu* expliquent peut-être aussi leur popularité.

Ou peut-être nombre de téléspectateurs apprécient-ils cette série à cause de l'excellente condition physique des secouristes. Mitch, C. J. et leurs collègues s'entraînent dur pour se maintenir en forme. De nombreux épisodes les montrent au ralenti en train de faire de l'exercice ou de courir sur la plage. Ils portent souvent des maillots de bain étroits et moulants qui laissent apparaître des cuisses musclées, des abdominaux fermes ou d'imposants pectoraux. C. J. et ses amis ont une plastique si extraordinaire que les baigneurs se méprenaient parfois. Un jour où deux des jeunes femmes de l'équipe d'*Alerte à Malibu* demandaient à un photographe de revenir vers une zone plus sûre de la plage, il les regarda, puis s'exclama : « Ce sont des mannequins. » « Non, répondirent-elles, nous sommes sauveteuses. »

CHESTER PACH

LE BRONZAGE NE FAIT PAS LE SAUVETAGE

PAR **VALERIE DUE**

La secouriste Katherine Jackson explique aux baigneurs comment évoluer en sécurité dans le ressac.

Le pick-up blanc freine dans le sable épais et un sauveteur bronzé en sort d'un bond. Une bouée en plastique rouge à la main, il court vers la mer. Il atteint le bord de l'eau, des vagues frangées d'écume baignent ses chevilles, puis il ralentit. Une équipière du poste de secours l'a devancé dans les flots, où un garçon d'une dizaine d'années se débat en faisant des moulinets des bras, sa tête s'enfonçant sous la surface. La sauveteuse remorque l'enfant vers un endroit peu profond, s'assure qu'il va bien et sait où sont ses parents, puis les deux maîtres nageurs reprennent leur surveillance.

Le brigadier Casey Owens termine un appel radio dans la voiture, attendant le retour du jeune sauveteur avant de poursuivre sa patrouille le long de Pacific Beach, plage animée de San Diego. Il ne quitte pas du regard la foule qui s'éclabousse et les surfeurs qui dansent sur les vagues.

« Parfois, on sauve un gamin et on découvre que ses parents n'avaient rien vu, dit-il. Il suffit de quelques secondes d'inattention de leur part. »

Le petit rescapé a regagné sa serviette de plage, où sa mère l'entoure de ses soins. Il a eu de la chance, parce qu'il était à la mer par un beau samedi d'été et parce que la baignade était surveillée.

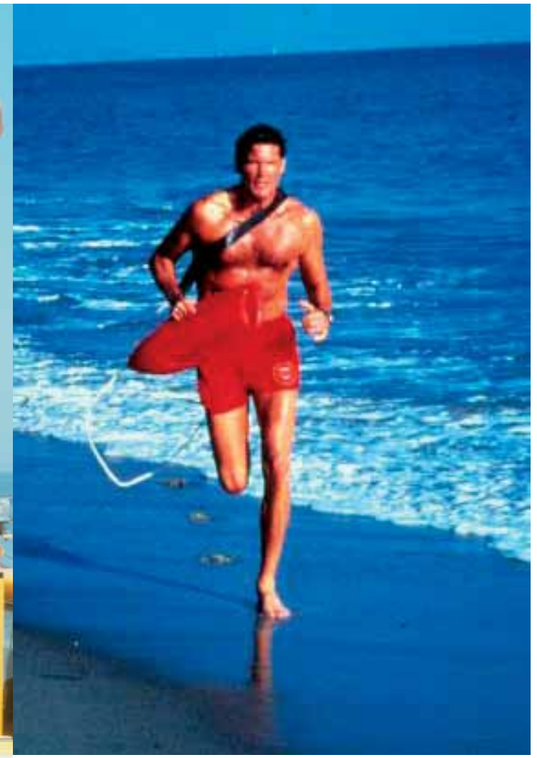
Le maître nageur sauveteur est devenu un héros en Amérique

dans les années 1960, avec l'apparition des films mettant en scène des surfeurs (Frankie Avalon et Gidget), puis dans le monde entier après la série *Alerte à Malibu* dans les années 1990. Avec son torse bronzé, ses cheveux décolorés par le soleil et son minuscule maillot, l'image du sauveteur playboy insouciant a fait le tour de la planète. Mais, dans la réalité, une journée de travail consiste à éviter dans la mesure du possible les opérations dramatiques grâce à la vigilance et à l'information du public.

« Je dis à mes enfants que maman se rend au travail pour assurer la sécurité à la plage, déclare la brigadière Katherine Jackson, également membre de la brigade de sauvetage de San Diego. Notre rôle le plus important consiste à secourir et sécuriser les baigneurs, mais le but ultime est d'éviter les interventions. »

Les plages de San Diego accueillent chaque année plus de 20 millions de visiteurs et les sauveteurs effectuent 6 000 secours par an environ. Mais ce nombre est minime comparé aux quelque 250 000 opérations qui ne se produisent jamais grâce aux mesures préventives prises par la brigade, par exemple empêcher les enfants de jouer dans le ressac à proximité d'un courant qui pourrait les entraîner au large. Plus de 80 % des interventions ont pour origine les contre-courants.

Katherine Jackson dirige une équipe de sauveteurs à Mission Beach près de San Diego, une plage de sable doré très fréquentée de cinq kilomètres, bordée d'un côté par une promenade asphaltée et de l'autre par l'ondulation des



Les vrais sauveteurs ressemblent rarement à ceux d'*Alerte à Malibu*.

Le brigadier Casey Owens scrute l'eau pour détecter d'éventuels problèmes, tandis que la brigadière Katherine Jackson monte la garde sur une plage en apparence tranquille.

Les sauveteurs entretiennent leur équipement avec grand soin. Ils doivent être en mesure de faire face à une urgence à tout moment. Page ci-contre : l'aspect pratique du métier, rapports et logistique.

vagues. Chaque jour, elle rallie en uniforme le principal poste de secours pour l'une de ses gardes d'une durée de dix heures. Le bâtiment de deux étages abrite au rez-de-chaussée un garage, une salle de premiers soins, des vestiaires pour le personnel et une réserve ; au premier étage, des bureaux ; et au second, un point d'observation abrité, d'où un garde armé de jumelles peut observer la plage sur plus d'un kilomètre.

Après avoir ouvert le poste, établi des couloirs de sécurité sur la plage pour les véhicules de secours et vérifié le matériel, Katherine Jackson et son équipe sortent le canot pneumatique. Tous les sauveteurs suivent une formation et doivent obtenir un permis bateau. Cette formation fait partie d'un programme d'ensemble qui comprend bien d'autres compétences que celles relevant de la natation.

« Il y a beaucoup de formation, précise Casey Owens. Et ça ne s'arrête pas une fois que vous avez décroché le poste. A l'embauche, vous devez suivre des stages médicaux, en secourisme et en réanimation. L'école de sauvetage organise aussi ses propres sessions. Puis vous commencez par travailler dans la baie, tout en continuant à vous préparer pour la haute mer. »

La formation de secouriste en mer n'est qu'un début pour nombre de maîtres nageurs sauveteurs, qui bien souvent acquièrent d'autres compétences en vue d'intégrer des équipes spécialisées. Les interventions sont variées : descente en rappel le long des falaises, recherches sous-marines à l'aide d'un équipement de plongée, lutte contre les incendies en mer ou patrouille sur les eaux de crue lors d'inondations, comme ce fut le cas à La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, pour venir en aide aux personnes piégées par le cyclone Katrina en 2005.

Dans le sud de la Californie, les maîtres nageurs débutent comme saisonniers pendant l'été, puis reprennent leurs postes réguliers. Nombre d'entre eux sont professeurs, étudiants ou techniciens médicaux dans des services d'urgence pendant l'hiver, tout en continuant à se perfectionner. Il faut parfois de nombreuses années pour obtenir un emploi permanent au sein de l'équipe de San Diego, qui compte environ 70 gardes, et ceux

qui ne sont pas sauveteurs ne comprennent pas toujours les contraintes de ce travail.

« Mes parents me demandent encore ce que je fais pendant la morte-saison, raconte Katherine Jackson en riant. Cela fait onze ans que je suis secouriste et mes amis ne comprennent pas ce que je fais toute la journée. »

Toute la journée, les sauveteurs tentent d'éviter des accidents grâce à leurs capacités d'observation, très affûtées dans ce métier.

« Nous surveillons tout le monde, dit Owens. On regarde des gamins se baigner pour la première fois. On voit des personnes qui ne sont jamais allées à la mer prêtes à plonger dans l'eau peu profonde. Alors, on va leur expliquer pour prévenir un accident. »

Parfois, même l'observation ne suffit pas, il faut un sixième sens pour pressentir le danger.

« Durant mon premier été dans la baie, j'observais un groupe d'une centaine de personnes dans l'eau, indique Katherine Jackson. Ce n'est pas comme l'océan où les gens avancent progressivement en barbotant et où on se rend compte qu'ils ne savent pas nager à la façon dont ils réagissent dans les vagues : il suffit alors de leur demander de revenir avant qu'il ne soit trop tard. Dans la baie, si les gens ne savent pas nager, ils avancent en chancelant, perdent pied d'un coup et disparaissent. En fait, ils sont en train de se noyer. »

Katherine Jackson marque un temps d'arrêt. « J'observais un groupe de gamins et tout le monde allait bien. J'ai regardé de nouveau et personne n'avait l'air de s'inquiéter. Pourtant, j'ai eu comme une appréhension, alors je me suis précipitée avec mes palmes et, effectivement, juste à côté de ces gosses, j'ai aperçu de minuscules doigts tendus hors de l'eau. J'ai attrapé le gamin pour le ramener à la surface. Il allait bien, toussait et hoquetait, il n'était pas resté très longtemps sous l'eau. Mais personne ne l'avait vu. Personne. »

Outre les secours et la prévention des accidents, les sauveteurs s'occupent de tout, des piqûres de raies pastenagues aux enfants perdus en passant par le respect des interdictions de fumer et de consommer de l'alcool.

S'y ajoutent des tâches administratives. Casey Owens feuillette un classeur ouvert sur son bureau. « Je m'occupe de la paie aujourd'hui. J'ai 37 personnes sous mes ordres. Plus d'employés signifie plus de paperasse », dit-il en haussant les épaules.

Quand on a un bureau dominant l'océan, la paperasserie semble une honnête contrepartie. Owens rit. « C'est un métier formidable. » Il paraît encore étonné par la découverte d'une profession qui offre un lieu de travail exceptionnel, un bon salaire, l'occasion d'aider les autres et la perspective motivante d'un sauvetage d'urgence.

« Chaque jour, nous aidons des gens. Chaque jour, nous avons des contacts avec des personnes du monde entier, c'est génial. On nous demande tout et n'importe quoi, depuis "Où sont les toilettes ?" jusqu'à "Mon ami est blessé" et là ça devient du médical. Nous sommes les ambassadeurs de la plage, de la localité, de l'océan et de l'écosystème marin. »

Valerie Due *rédige des articles sur des sujets allant de l'économie agricole à la sécurité en mer. Elle écrit pour des publications aussi variées que le magazine* Forbes*, des périodiques sur la santé et des revues littéraires telles que* River Teeth.

IMPITOYABLE

LES FINES GÂCHETTES DU FAR WEST

Clint Eastwood et Morgan Freeman jouent les cavaliers mauvais garçons.

Impitoyable est un film sur le Far West, une ère de la vie américaine disparue depuis plus d'un siècle, mais qui reste enracinée dans l'imagination populaire. Clint Eastwood, producteur et réalisateur du film, y joue aussi le rôle vedette de William Munny, « un bandit et tueur connu » qui a renoncé à la violence pour élever des porcs au Kansas. Mais, en 1881, il reprend les armes et effectue un retour éprouvant vers son passé.

Munny quitte sa ferme pour gagner une prime à Big Whiskey, dans le Wyoming, où deux cow-boys ont lacéré au couteau le visage d'une prostituée, la laissant horriblement défigurée. Le shérif local ordonne aux cow-boys de dédommager le tenancier du saloon, gérant du bordel, en lui faisant cadeau de quelques chevaux. Outragées, les prostituées exigent que justice soit faite et offrent de payer elles-mêmes une prime de 1000 dollars à quiconque tuerait les deux agresseurs.

Munny refuse tout d'abord de participer à la chasse à la prime. « Je ne suis plus ce genre d'homme », déclare-t-il au jeune Kid de Schofield qui lui propose de faire équipe avec lui. Alléché par la récompense, Munny change finalement d'avis. Veuf, avec deux jeunes enfants à charge, il rêve d'améliorer sa vie. Il convainc Ned Lawson, un autre ancien hors-la-loi vieillissant, joué par Morgan Freeman, de se joindre au Kid et à lui-même.

Les trois chasseurs de prime retrouvent les deux cow-boys. Munny tue le premier d'entre eux quand Lawson se révèle incapable d'appuyer sur la détente. Le Kid abat le second. Les choses tournent alors au plus mal. Le shérif capture Lawson, le bat à mort et expose son cadavre en face du saloon. Munny se rend à Big Whiskey pour venger son ami, tuant cinq hommes, dont le tenancier du saloon et le shérif.

Mais la vengeance et la prime n'apportent aucune satisfaction. Le Kid, qui a tué un homme pour la première fois, trouve que le meurtre n'est pas aussi excitant qu'il le pensait. « Je suppose qu'il savait ce qui l'attendait », dit-il en buvant du whisky à pleines goulées pour tenter d'étouffer son sentiment de culpabilité. « Nous le savons tous », réplique sombrement Munny.

A la fin du film, Munny quitte sa ferme pour San Francisco, où il va travailler dans le textile. Le Far West devient pour lui un épisode encore plus lointain de son passé.

CHESTER PACH

LE COW-BOY DES TEMPS MODERNES

PAR **CANDY MOULTON**

Cow-boy de profession, Duane Wood a pour tâche aussi bien de conduire le bétail que de tenir les statistiques une fois de retour à son bureau.

Il fait froid dans le Wyoming et la première neige a déjà blanchi le sol, bien que l'on ne soit encore qu'à la mi-septembre. C'est l'époque de l'année que le cow-boy Duane Wood aime le mieux, celle où il conduit le troupeau vers des pâturages proches des bâtiments du ranch, de façon à pouvoir le retrouver et le nourrir plus facilement lorsque les véritables tempêtes hivernales noieront la campagne sous une épaisse couverture blanche. A mesure que les jours raccourcissent, le rythme de son travail ralentit lui aussi. Bientôt, avec l'aide d'autres hommes du ranch, viendra le moment de rassembler le bétail dans les corrals, de le trier et de séparer les veaux de leurs mères.

Mais durant ces journées déclinantes de l'été, le svelte Duane Wood, homme de nature paisible au visage barré d'une moustache bien soignée, se prépare aussi pour l'hiver. Il répare clôtures et corrals, et met en place le foin pour faciliter la nourriture du bétail l'hiver venu. Il débite et empile le bois pour le chauffage du foyer familial.

Il est difficile de définir ce qu'est un « cow-boy » aujourd'hui. L'image d'autrefois était celle d'un cavalier de l'Ouest américain, mais le cow-boy moderne travaille tout autant au volant d'un véhicule tout-terrain ou d'un pick-up que sur son cheval.

Dans les années 1800, la

majorité des cow-boys étaient de jeunes gens qui aidaient à rassembler le bétail dans les prairies du Sud, principalement au Texas, puis à le mener vers des terres où il pourrait vagabonder, paître et engraisser pour être ensuite vendu. L'imagerie classique montre un homme jeune, conduisant des centaines, voire des milliers de bêtes à travers les pâturages, franchissant les cours d'eau avant de vendre le troupeau pour aller dépenser sa paie dans des villes ferroviaires telles que Dodge City et Abilene au Kansas, ou Ogallalla au Nebraska.

Avec le temps, la population de l'Ouest a grandi. Une partie des terrains ont été clôturés et la superficie de nombreux ranchs a diminué. D'autres sont restés suffisamment vastes pour abriter des milliers de têtes de bétail. Les cow-boys y perpétuent la tradition : s'occuper des troupeaux et les déplacer pour leur assurer des pâturages abondants. Le ranch où travaille Duane Wood mène aussi des recherches pour améliorer la qualité du bétail. Cela signifie que Wood passe une partie de son temps sur des statistiques telles que les poids à la naissance et au sevrage. Le travail de bureau alterne donc avec les tâches purement physiques de l'élevage.

Outre son ordinateur, deux des outils les plus importants du cow-boy d'aujourd'hui sont son cheval et son chien. Le cheval constitue son moyen de déplacement pour rassembler le bétail, notamment dans les régions où le sol est accidenté et rocailleux ; le chien est un collaborateur efficace. Wood dresse lui-même ses chevaux et possède un chien, Rosie, qui l'assiste et lui tient compagnie lorsqu'il travaille seul, ce qui est souvent le cas.

« Ma relation avec ma monture est un peu comme celle avec mon épouse, explique Duane Wood.

Les westerns sont des films qui rapportent à Hollywood.

Les journées de Duane Wood sont aussi variées que le paysage. On le trouve aussi souvent au volant d'un pick-up qu'en selle, et il passe la majorité de son temps en solitaire.

Nous dépendons l'un de l'autre. Mon cheval prend soin de moi et je prends soin de lui. »

Les activités du cow-boy varient selon les saisons. A l'automne, Wood rassemble les vaches et les veaux et les sépare (opération de sevrage), afin de pouvoir vendre les veaux à des éleveurs qui continueront de les engraisser pendant un an avant de les vendre pour l'abattoir. La majorité des ranchs conservent quelques génisses (jeunes femelles) pour renouveler à terme leur cheptel. D'autres, comme celui où travaille Wood, gardent les jeunes mâles qu'ils vendront au printemps, quand d'autres éleveurs auront besoin de taureaux pour assurer la reproduction dans leurs propres exploitations.

L'hiver, Wood garde le bétail à proximité de la maison de façon à pouvoir lui distribuer plus facilement du foin lorsque la neige s'accumule. Quel que soit le temps, les bêtes doivent être nourries chaque jour et c'est la tâche principale jusqu'à ce que commencent les opérations de vêlage à la fin de l'hiver ou au tout début du printemps.

L'hiver, lorsqu'il doit sortir, de jour ou de nuit, pour surveiller le bétail alors qu'une tempête de neige balaie la région montagneuse du Wyoming, Duane Wood porte plusieurs épaisseurs de vêtements : sous-vêtements isolants, épaisse chemise de laine, veste de laine, lourd manteau, jean, grosses chaussettes et bottes fourrées. Ses gants sont chauds, souvent confectionnés en fibre imperméable, de sorte que s'il lui faut retirer la glace d'un réservoir d'eau, il puisse y plonger les mains sans les mouiller. Si le blizzard souffle et que Duane Wood doit s'occuper du bétail, il sait ce qu'il a à faire. « Nous le faisons, c'est tout, dit-il. Même si nous redoutons de mettre le nez dehors, nous sortons, point final. »

Les aides de tout âge sont les bienvenues : âgée de 8 ans, Cora, la fille de Duane Wood, donne souvent un coup de main à son père.

Pour le vêlage, Wood parque les vaches dans un pâturage à proximité des bâtiments du ranch, où il y a des arbres et autres abris naturels. C'est une étape difficile du travail annuel. Que ce soit au volant d'un pick-up, d'un véhicule tout-terrain ou à cheval, Wood inspecte régulièrement le troupeau, de jour comme de nuit, vérifiant l'état des veaux, administrant une piqûre en cas de maladie et s'assurant que les nouveau-nés sont bien avec leurs mères. A la saison du vêlage, le cow-boy ne dort que par petits sommes, car le troupeau doit être examiné toutes les deux heures.

Un cow-boy est toujours soucieux de son cheptel. « Finalement, nous sommes des éleveurs, explique Duane Wood. Les bêtes dépendent de nous et nous sommes là pour nous occuper d'elles. » Il peut s'agir de changer de pacage en raison du manque d'eau ou d'herbe, ou bien d'aider une vache à vêler.

Le travail du printemps inclut le vêlage, le marquage des veaux pour indiquer clairement leur propriétaire, la réparation des clôtures et la préparation de la migration du troupeau vers les pâturages d'été. Durant la belle saison, le bétail paît sur des prairies plus éloignées des bâtiments centraux du ranch, où il broute l'herbe et le fourrage naturels. A cette époque de l'année, Wood se transforme en faneur : il coupe l'herbe, la fait sécher, met le foin en bottes et l'entrepose dans des lieux facilement accessibles en hiver, pour servir de fourrage.

L'image du cow-boy paré de son chapeau, de ses jambières de cuir qui le protègent des intempéries et des broussailles, de ses bottes et de ses éperons qui sonnent à chaque pas correspond dans une certaine mesure à la réalité : tous les cow-boys – et notamment Wood – portent de temps à autre cette tenue. Mais le cow-boy d'aujourd'hui peut tout aussi bien arborer une casquette de base-ball (le plus souvent cadeau publicitaire d'un fournisseur de nourriture animale, de cordes ou d'engrais) et un jean sans jambières. En hiver, il sera souvent coiffé d'une casquette en laine avec de chauds rabats pour les oreilles et portera une combinaison matelassée contre le froid.

Les cow-boys se présentent sous les aspects, les tailles et les âges les plus divers, et appartiennent à l'un ou l'autre sexe (les femmes qui travaillent dans les ranchs sont souvent appelées elles aussi cow-boys). Ils peuvent avoir 18 ou 38 ans et même parfois 8 ans, comme Cora, la fille de Duane. Cette petite a été mise en selle et aide son père depuis l'âge de 3 ans. Elle a d'abord monté Chester, un poney shetland que Wood menait à l'aide d'une longe quand ils chevauchaient ensemble. Cora a fini par prendre elle-même les rênes et monte maintenant un quarter horse, comme son père. (Chester est devenu la monture de son petit frère, Bonner, qui a maintenant 5 ans et qui, comme Cora, a commencé à monter seul à 3 ans.) Parfois Laurie, l'épouse de Duane, participe elle aussi au déplacement du troupeau. Comme c'est généralement le cas dans les ranchs, Laurie et les enfants peuvent faire le travail des cow-boys, mais ne perçoivent aucun salaire.

« Ce qui me plaît dans ce métier, c'est la vie au grand air et les bêtes », avoue Duane Wood. L'occasion qui lui est offerte de faire monter ses enfants de temps en temps compte aussi pour beaucoup, ajoute-t-il, car il souhaite transmettre les traditions. Et puis il y a la satisfaction de chevaucher à travers un beau ranch, où l'herbe est abondante et de qualité, et de traverser un torrent ou une rivière en sachant que leur eau est bonne pour les animaux.

« Mon travail est très varié. Mon association avec d'autres personnes est très limitée. La plupart du temps, je ne suis pas entouré d'une foule de gens, et cela ne me manque pas. En fait, je m'entends beaucoup mieux avec les animaux qu'avec les humains. »

***Candy Moulton** est fille et épouse de propriétaire de ranch ; elle a également commencé le travail de cow-boy à l'âge de cinq ans. Elle vit près d'Encampment, dans le Wyoming et a écrit une douzaine de livres, dont* Steamboat: Legendary Bucking Horse *et* Hot Biscuits: Stories by Ranch Women and Cowboys.

LES EXPERTS

LA SCIENCE AIDE À PIÉGER LES CRIMINELS

Donnez-nous seulement un peu d'ADN, nous trouverons le reste.

Les policiers les appellent les *geeks* (les fous de technologie), mais les spécialistes du service d'investigation scientifique de Las Vegas sont les héros de la série américaine *Les Experts*. Ils résolvent les affaires criminelles les plus difficiles en recourant au microscope ou à l'ordinateur pour analyser chaque indice et assembler patiemment tous les éléments de preuve. Les téléspectateurs apprécient leur équipement high-tech et leur intelligence décalée. Depuis sa première diffusion en 2000, la série connaît un immense succès et atteint souvent des records d'audience. Elle est si populaire qu'elle a conduit à la création de deux séries dérivées, l'une ayant pour cadre New York, l'autre Miami.

Les enquêteurs des *Experts* se concentrent sur les indices matériels qui, à la différence des témoins, ne mentent jamais. Nulle trace en provenance du lieu du crime n'est trop infime pour être négligée. Dans une affaire, une rognure d'ongle de pied prouve qu'un suspect affirmant avoir tué un homme dans le cadre de la légitime défense est en fait coupable d'homicide. Dans une autre, ce sont des taches de boue et des fibres de tapis qui mènent à l'assassin. La collecte des indices matériels et leur interprétation peuvent entraîner les enquêteurs dans une fascinante exploration. Dans un épisode intitulé « Rashomama », référence au célèbre film japonais *Rashomon* qui offre de multiples versions du même événement, chacun des membres de l'équipe relate son enquête sur l'assassinat d'une femme lors du mariage de son propre fils. Chaque récit rapproche de la découverte des assassins, qui se révèlent être deux demoiselles d'honneur.

Dans *Les Experts*, la police traditionnelle paraît presque hors-jeu. Elle n'a guère autre chose à faire qu'à arrêter les suspects identifiés par les investigateurs scientifiques. La série donne l'impression que l'analyse d'échantillons d'ADN et de follicules de cheveux, plus que les dépositions des témoins, permet de résoudre chaque affaire et que la part la plus importante du travail de la police a pour cadre le laboratoire ou la morgue. Cependant, il arrive parfois que ni les *geeks* les plus pointus ni les experts les plus doués ne parviennent à élucider le crime – tout au moins dans la vie réelle. En ce cas, seul un policier peut réunir tous les indices et mettre la main sur le coupable.

CHESTER PACH

TOUT EST CALME SUR LE FRONT LOCAL

PAR **BRIAN HEYMAN**

Le commissaire Richard Guisti surveille le quartier depuis sa voiture de police.

Le soleil d'été brille de tout son éclat sur le commissariat de police en brique, bâti de plain-pied sur la route 188 qui traverse Middlebury, ville sans histoire de l'ouest du Connecticut. Si l'on poursuit sa route, on peut dépasser sans s'en apercevoir le cœur de cette agglomération de 48 km² aux avenues bordées d'arbres, peuplée essentiellement par les classes moyennes. Il est environ 13 heures et, dans un bureau du poste sur la porte duquel est inscrit le mot *Chief*, Richard Guisti, dans son uniforme bleu marine, est installé devant son ordinateur. Plongé dans la rédaction d'un courriel, le commissaire accomplit la partie administrative de son travail. Le bureau est couvert de photos de sa femme et de ses deux fils, qui ont aujourd'hui plus de 20 ans. Ses diplômes et certificats de formation sont affichés au mur. En face, au-dessus d'une bibliothèque, on peut voir quatre anciens grands champions de base-ball de l'équipe favorite de Richard, les Yankees de New York. Sur le bureau derrière lui trône d'un côté une casquette des Yankees et, de l'autre, la figurine d'un policier entourant une jeune femme d'un bras protecteur – avec un ange veillant dans son dos.

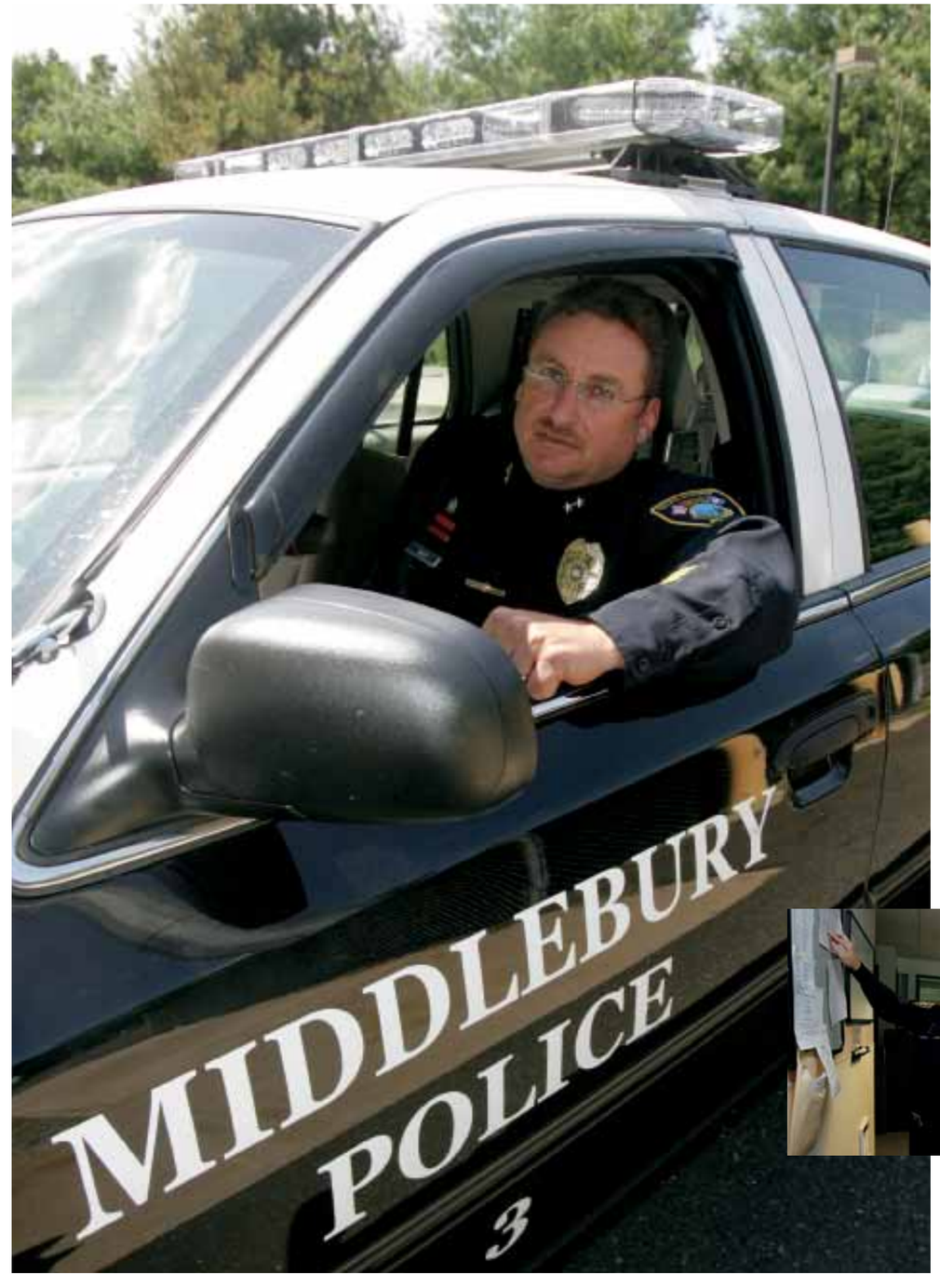
Agé de quarante-huit ans, le commissaire est un père de famille qui a les pieds sur terre. Richard Guisti est l'entraîneur de l'équipe

junior de football américain et de l'équipe de basket du lycée de sa toute proche ville natale de Waterbury. C'est une figure éminente de Middlebury depuis qu'il s'y est installé il y a vingt-cinq ans. Le bourg compte un peu plus de 7 000 habitants et le taux de criminalité y est très faible.

La télévision et le cinéma dépeignent souvent le travail de la police comme une sucession ininterrompue de courses-poursuites et de fusillades. Mais ce genre d'images ne reflète guère la réalité pour Guisti dans sa petite ville, ni pour tant d'autres localités des Etats-Unis. « Je sais qu'on voit à la télé des poursuites en voiture, des braquages de banque, des règlements de comptes, explique le commissaire. Nous, nous traitons des tas de demandes de nos concitoyens. Nous sommes une petite ville, traversée par deux grandes artères. Nous avons donc beaucoup d'accidents de la circulation, beaucoup d'infractions au code de la route, compte tenu de l'intensité du trafic. Nous sommes les premiers à répondre aux urgences médicales. […] Nous effectuons toujours les petites interventions de proximité. »

Richard Guisti a été promu commissaire par interim de la police locale en 2002, puis titularisé en 2008. Il a débuté à Middlebury en qualité de policier à temps partiel en 1985, poste qu'il a quitté pour un autre service en 1987 avant d'y revenir, cette fois

Bien équipés et imaginatifs : nulle parcelle de preuve n'est trop mince pour les enquêteurs des *Experts*.



Le commissaire Richard Guisti distribue essentiellement des P.-V. pour excès de vitesse et dépanne les conducteurs ayant laissé leurs clés à l'intérieur de leur voiture. Il n'a jamais fait usage de son arme de service.

La rédaction de rapports constitue une part énorme du travail d'un policier.

à plein temps, deux ans plus tard. Il a participé localement à deux, peut-être trois, courses-poursuites, dont aucune depuis près de vingt ans. Et *quid* du pistolet qui pend dans un étui sur sa hanche droite ? « Nous dégainons lors des cambriolages, répond Guisti. Mais je n'ai jamais eu à utiliser vraiment mon arme de service. »

Aujourd'hui, il joue davantage un rôle d'encadrement, ayant la responsabilité de quatorze policiers et de huit régulateurs. Mais cela ne l'empêche pas de diriger une opération sur le terrain quand c'est nécessaire. « Je suis responsable du fonctionnement général des services de police de Middlebury, depuis la tenue du budget jusqu'au maintien de la discipline, en passant par la formation et les plannings », explique Guisti, avant d'ajouter : « Je suis aussi responsable de la communication. Nous centralisons tout à la fois les services d'incendie, de police et de travaux publics. J'en suis le chef direct. Il faut avoir des compétences multiples. Je ne prétends pas être Superman ni meilleur que tout autre commissaire. Simplement, nous constituons une si petite unité que lorsque mes troupes sont occupées, je prends moi-même les appels et pars sur le terrain. J'ai mené des enquêtes sur des accidents de la route. Je réponds quand sonne une alarme signalant une effraction. Si mon adjoint n'est pas de service et que nous avons un cambriolage ou un bris de glace de voiture avec vol à l'arraché, je peux, de jour comme de nuit, être obligé de me rendre sur place pour diriger les opérations. »

Quand lui-même ou ses collaborateurs mènent l'enquête, indique Guisti, ils utilisent « le téléphone, la messagerie électronique, l'ordinateur. Quand j'ai débuté en 1985 […], on n'avait pas d'e-mails, pas de téléphones mobiles, tout au plus un ordinateur. De nos jours, les policiers peuvent patrouiller en voiture et, en cas de cambriolage, entrer immédiatement les données dans leur ordinateur et les transmettre à pratiquement tous les services de l'Etat pour savoir s'ils ont un éventuel suspect ou tout autre renseignement. […] Vous seriez surpris par la somme d'informations que nous recevons en retour. » Les policiers mènent également des enquêtes de voisinage. Ils peuvent aussi mettre sous surveillance tout un quartier. « La technologie aide beaucoup, mais il faut encore travailler sur le terrain », affirme-t-il.

Contrairement à ce que l'on voit à la télévision, la résolution d'une affaire peut prendre un temps considérable. « Dans *Les Experts*, ils élucident tout en huit heures ; ce n'est pas réaliste, constate le brigadier John Desmarais, en poste depuis quinze ans à Middlebury et entraîneur de football américain aux côtés de Guisti. Je dirais que notre pourcentage de réussite se situe entre 60 et 70 %, ce qui est très élevé. […] Nous connaissons nos concitoyens. Nous savons à qui nous adresser. »

Quand il était gamin, l'ambition de Guisti n'était pas la protection et le service publics. Son père, Fred, était outilleur et sa mère, Ellen, aujourd'hui décédée, tenait une agence immobilière avec sa sœur. Mais Richard aimait les sports depuis l'âge de 5 ans et voulait devenir joueur professionnel de base-ball. Il avait environ 14 ans et disputait un match dans le cadre d'un championnat d'été quand un policier lui demanda : « Si tu ne passes pas professionnel, pourquoi n'entres-tu pas dans la police ? » « J'ai répondu : "Vous plaisantez !" raconte Guisti. Mais l'autre insista : "Deviens flic. Fais comme moi. Tu aimeras le contact avec les gens." »

Cette conversation le conduisit à une carrière qui débuta en 1982 par un travail de shérif au tribunal de Waterbury, où il apprit beaucoup sur le maintien de la loi. Guisti peut être fier de son parcours. Il a contribué à résoudre des affaires pénales, comme celle où une personne âgée avait été victime d'un cambriolage dans lequel elle avait perdu des objets d'une grande valeur sentimentale. Presque tous furent retrouvés.

En outre, Richard Guisti espère avoir joué un rôle positif dans une activité qu'on ne voit guère dans les séries policières : le maintien des jeunes dans le droit chemin à travers ses interventions en milieu scolaire durant huit ans. Il a informé les adolescents des dangers de la drogue dans le cadre d'un programme de prévention contre l'usage de la drogue connu sous le nom de DARE (*Drug Abuse Resistance Education*). « Il est réconfortant de constater que vos anciens élèves sont maintenant des adultes qui ont eux-mêmes des gosses, confie Guisti. J'en vois aujourd'hui qui sont devenus médecins, dentistes, policiers, enseignants. J'ai assisté au mariage de plusieurs d'entre eux. Voilà ce que je dis à mes hommes : "Dès lors que vous avez exercé une bonne influence sur un être humain, vous avez accompli votre mission." »

***Brian Heyman** a été pendant vingt-sept ans chroniqueur sportif dans la région new-yorkaise, accumulant les prix journalistiques au niveau national et régional. Il fait partie de la rédaction du* Journal News, *quotidien du groupe Gannett, dont le siège est à White Plains, dans l'Etat de New York, et collabore en indépendant au* New York Times *et à l'Associated Press.*

PULP FICTION

TIRE D'ABORD, TU POSERAS LES QUESTIONS APRÈS

Jules (Samuel Jackson) et Vincent (John Travolta) sont des maniaques de la violence.

Pulp Fiction est l'un des films les plus applaudis, les plus marquants et les plus controversés de ces dernières années. Second long métrage seulement du réalisateur Quentin Tarantino, *Pulp Fiction* fut présenté en première à Cannes en 1994 où il obtint la très enviée Palme d'or, la plus haute distinction du festival. Le film valut aussi à Tarantino un oscar du scénario ainsi que les prix du meilleur réalisateur et du meilleur film du National Board of Review. L'humour noir et le style narratif original de Tarantino inspirèrent nombre d'imitateurs. Richard Corliss, critique au magazine *Time*, qualifia *Pulp Fiction* de « film américain le plus influent » des années 1990.

D'autres critiques ne manifestèrent pas autant d'enthousiasme. Certains trouvèrent déprimant, et même écœurant, le milieu sordide du film, grouillant de gangsters et de drogués. Mais l'aspect qui suscita la critique la plus âpre, comme l'expliqua Tarantino lors d'une interview, était « la violence, la violence, la violence, la violence, la violence ».

Le film débute et finit par une scène où l'on voit un homme et une femme décider tranquillement, lors d'un petit-déjeuner au restaurant, de brandir leurs armes, de vider le tiroir-caisse et de dévaliser les clients. Les deux principaux protagonistes – Vincent, joué par John Travolta, et Jules, joué par Samuel Jackson – sont des tueurs à gages qui poursuivent d'étranges conversations avant d'abattre leurs victimes. A un moment, en voiture, Vincent tue accidentellement un passager arrière à la suite d'un cahot qui fait partir un coup de feu. Avec l'aide de Winston Wolf (Harvey Keitel), un spécialiste chargé de résoudre ce genre de complications, il nettoie à la brosse la voiture pour faire disparaître les traces de sang et de cervelle, comme s'ils faisaient le ménage après une bataille de petits suisses. Winston arrive même en smoking et prend le temps de boire un café tout en supervisant l'évacuation du cadavre.

« Rien n'est prévisible ni normal dans ce monde d'une irrésistible étrangeté », a écrit Janet Maslin, critique cinématographique au *New York Times*. « Lorsque vous allez voir *Pulp Fiction*, expliquait-elle, vous ne faites pas qu'entrer dans une salle de cinéma. » Comme Alice au Pays des merveilles, « vous pénétrez dans un terrier de lapin ».

CHESTER PACH

SÛRETÉ ET SÉCURITÉ : DEUX PRIORITÉS ABSOLUES

PAR **MEGAN WONG**

Malcolm Blundell nettoie méticuleusement son cher pistolet, après avoir par deux fois vérifié qu'il n'était pas chargé.

La maison jaune citron de Malcolm et Jacque Blundell est joyeusement décorée pour l'automne. Des citrouilles du jardin sont alignées le long des marches du perron et des lettres en carton orange et noir souhaitent un « Happy Halloween » aux passants. Les Blundell se reposent sur un canapé en osier sous la véranda, leur petit chien noir Charlotte Sophia à leurs pieds. Depuis ce point d'observation privilégié, on peut voir des couples poussant des voitures d'enfant dans la rue et des grappes de gamins du quartier sortant d'un bus scolaire. Les maisons voisines sont habitées par des membres des professions libérales : juristes, lobbyistes et spécialistes de la haute technologie. La lumière est dorée et le temps encore doux pour ce milieu d'automne.

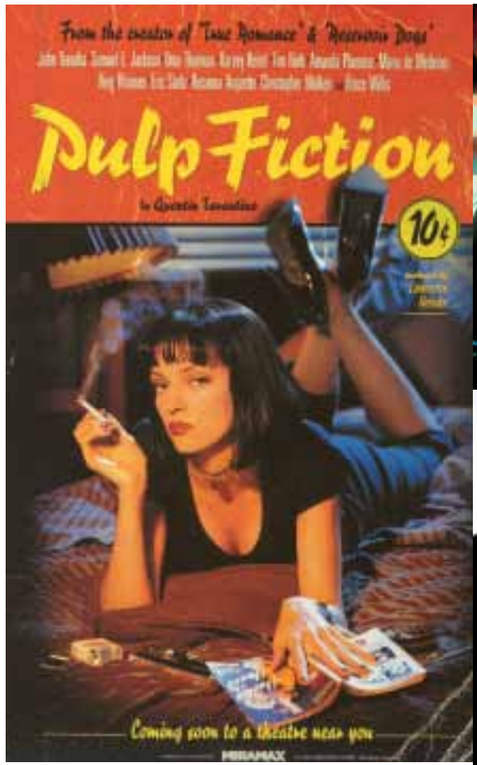
Les Blundell ne ressemblent pas vraiment à des voyous violents, prompts à faire parler la poudre. Jacque (prononcez « Jackie ») travaille depuis longtemps comme bénévole à la ligue locale de protection des animaux, pour laquelle elle a naguère pris soin de jeunes chatons. Malcolm dirige une société de conception de logiciels de la région.

La première fois que Malcolm a tenu en main une arme à feu, c'était lors d'un camp scout à Hawaii, où il a passé une partie de son enfance. Il avait 12 ans et

concourait pour l'obtention d'un badge de tir à la carabine. Il garde en mémoire le frisson que lui a procuré le fait de tirer pour la première fois. C'est de ce moment que date sa fascination pour les armes à feu.

Après avoir fréquenté l'université grâce à une bourse du Corps de formation des officiers de réserve, Blundell accomplit ses obligations militaires dans les Marines au cours des cinq années suivantes. A son retour dans la vie civile, il interrompit pendant quinze ans la pratique des armes à feu pour s'engager à fond dans la haute technologie. Ce n'est qu'en 2004, une fois sa carrière de concepteur de logiciels bien assise, que Blundell renoua avec son hobby de tireur amateur.

Les gens possèdent des armes à feu pour différentes raisons, explique-t-il. Certains sont chasseurs et les utilisent pour abattre le gibier. D'autres, comme lui-même et ses amis, pratiquent le tir à titre de loisir sportif. Ils participent à des compétitions le week-end, dans des stands de tir ou en club. Lors de ces réunions, les mesures de sécurité sont constamment rappelées aux participants. « Parmi les détenteurs d'armes à feu, il y a des bandes de voyous et des criminels, précise Blundell. On trouve aussi des gens comme moi – et ils sont nombreux – qui possèdent des armes pour le sport, la compétition ou l'autodéfense. »



On ne plaisante pas avec les gangsters de *Pulp Fiction*.

Malcolm Blundell et son épouse Jacque veillent à conserver leurs armes dans un coffre-fort lorsqu'ils ne les utilisent pas.

Ci-dessus : les Blundell sous leur véranda avec leur chien, Charlotte Sophia. Ci-contre : Malcolm prend grand soin de ne jamais manipuler une arme chargée s'il n'a pas l'intention de l'utiliser immédiatement.

Il existe des moments et des circonstances dans lesquels Malcolm Blundell estime qu'il est justifié de faire feu – et beaucoup de cas dans lesquels il ne serait pas raisonnable de le faire. Aux Etats-Unis, la législation sur le port d'armes varie considérablement d'un Etat à l'autre (et même parfois d'une région à l'autre à l'intérieur d'un même Etat). Certains Etats appliquent une réglementation extrêmement stricte (délivrance de licences, enregistrement des armes, ou encore permis de détention), tandis que d'autres adoptent une position plus tolérante. La Virginie, où habitent les Blundell, restreint sévèrement le droit de brandir des armes à feu en zone résidentielle. Mais le couple a des amis qui vivent dans une région rurale de ce même Etat, et l'attitude de la population vis-à-vis des armes à feu y est fort différente de celle de nombreux citadins.

Ces amis possèdent une propriété boisée de 24 hectares dont ils ont aménagé une section en champ de tir. Dans cette tentaculaire oasis rurale, les Blundell estiment qu'il est raisonnable d'utiliser des armes à feu de manière sécurisée en raison de l'étendue des lieux. L'absence de spectateurs rend peu probable le risque de blessure par une balle perdue.

« Cela fait simplement partie de notre culture », explique Malcolm Blundell à propos de l'attitude permissive en matière de détention d'armes à feu dans certaines zones rurales, tout en signalant qu'il n'existe « ni plus ni moins de violence ici que n'importe où ailleurs ». Il estime qu'il est possible de posséder et d'utiliser des armes à feu en toute sécurité, à condition que leurs propriétaires soient correctement formés et se comportent de façon responsable. Si les Blundell défendent la liberté de détenir et d'utiliser des armes à feu en toute conscience, ils considèrent que ce sont des objets à prendre au sérieux. « On ne joue pas avec les armes à feu, déclare Malcolm Blundell. Ou je les nettoie ou je les utilise, sinon elles sont enfermées dans le coffre. »

Il ne s'agit pas de simples paroles en l'air d'un homme qui se veut responsable. A notre demande, Malcolm Blundell sort un pistolet de son coffre-fort noir de 450 kilos, de la taille d'un réfrigérateur. Il ouvre immédiatement le chargeur et tend l'arme – canon dirigé vers le sol – à sa femme, en ne prononçant que ce seul mot : « Vide. »

C'est à la fois une question et un ordre. Jacque vérifie que le pistolet n'est pas chargé. Pour quiconque ne possède pas d'arme à feu, cela pourra paraître une étape inutile. Mais pour les Blundell, la sécurité fait partie de la routine. « C'est très important de s'assurer que l'arme n'est pas chargée avant de commencer à la manipuler, insiste Blundell. Il s'agit d'une simple précaution. »

Même lorsqu'on est convaincu qu'elle n'est pas chargée, une arme à feu mérite la plus grande attention, répète Blundell à plusieurs reprises. « On ne pointe jamais le canon d'une arme, chargée ou non, en direction d'un objet ou être vivant qu'on n'a pas l'intention de détruire, dit-il. On doit se montrer très attentif dans le maniement des armes à feu. C'est un réflexe acquis pour la vie. Et je puis attester que de telles habitudes vous seront très utiles. »

Au-delà de son code personnel de sécurité dans le maniement des armes, le couple a spontanément demandé à la police de procéder à une inspection de la maison lorsque Malcolm a renoué cinq ans plus tôt avec sa passion pour le tir sportif, afin de s'assurer que toutes les précautions étaient prises dans le stockage des armes.

Blundell croit profondément en la liberté individuelle tempérée par le sens de la responsabilité personnelle. Il ne manifeste aucune tolérance à l'égard de ceux qui manipulent les armes à la légère, ou avec l'intention de commettre des actes criminels. « Lorsque j'entends parler de gens qui ont des comportements irréfléchis avec les armes à feu, je suis furieux parce que cela complique les choses pour nous autres, dit-il. Cela rend la vie plus difficile pour l'immense majorité des détenteurs d'armes qui se conduisent de façon responsable. »

Le respect est le thème qui revient inévitablement dès que l'on aborde avec les Blundell la question des armes à feu. « Les sanctions sont extrêmement sévères pour qui utilise une arme à feu à des fins criminelles. Vous êtes certes autorisé à défendre votre vie. Mais ici, ce n'est pas le Far West. »

En évoquant le cinéma, Malcolm Blundell se lance dans un autre des sujets qui l'exaspèrent : l'image ridicule des armes à feu à l'écran. Les films n'ont fréquemment « rien à voir avec la réalité, s'esclaffe-t-il. Ce que j'y vois ne cadre pas techniquement. C'est du cinéma, de la fiction. Ce qu'on vous montre est impossible. » Et de citer les effets sonores incohérents, où l'on entend trop de coups tirés sans voir recharger les armes, ou les scènes dans lesquelles des novices atteignent immanquablement leur cible en dépit de leur inexpérience et sans le moindre effet de recul.

« J'espère que les gens ont conscience que les films sont faits pour divertir, dit-il. Le but est de créer un certain effet de choc. On essaie de vous montrer ce qui va vous tenir les yeux écarquillés deux heures durant. Ce n'est pas forcément la réalité américaine. »

***Megan Wong** est rédactrice au Bureau international de l'information du département d'Etat des Etats-Unis.*

GREY'S ANATOMY

FLIRTS A L'HÔPITAL

Nous sommes trop sexy pour ces médecins de second ordre.

Traiter une maladie grave, un traumatisme extrême ou un cas médical difficile fait partie du travail quotidien des médecins au Grace Hospital de Seattle. Une transplantation cardiaque ou une intervention sur le cerveau sont des opérations routinières pour Preston Burke ou Derek Shepherd, deux des chirurgiens les plus accomplis de la série télévisée *Grey's Anatomy*. Plus problématique a été de sauver la vie d'un homme victime d'une crise cardiaque en plein ébat amoureux et qu'il fallut détacher de sa partenaire. Et puis il y eut l'étudiant emprisonné dans du béton alors qu'il tentait d'impressionner un ami sur un chantier de construction.

Les médecins de la série *Grey's Anatomy* se consacrent pleinement à leurs patients. Le docteur Alex Carev noue une relation intime avec une femme qu'il traitait pour blessures et amnésie après un accident de ferry et finit par coucher avec elle. Izzie, une interne, se fiance à Denny Duquette, un patient en attente d'une transplantation cardiaque.

Les médecins de *Grey's Anatomy* passent une grande partie de leur temps à s'occuper les uns des autres. Le patron du service de chirurgie, Richard Webber, s'intéresse particulièrement à une interne, Meredith Grey, qui a longtemps entretenu une relation complexe avec Derek. Or le docteur Webber a eu une relation similaire avec la mère de Meredith, qui était un médecin renommé. L'épouse de Derek, Addison, elle aussi médecin, qui vivait à New York, a rejoint l'équipe à l'hôpital Grace de Seattle, comme l'a fait son ancien amant, le docteur Mark Sloan. Les internes sont eux aussi très proches les uns des autres ; George O'Malley, Izzie et Meredith habitent ensemble. George a couché avec l'une et l'autre et entretenu une longue liaison avec Izzie, alors même qu'il était marié à Callie Torres, une chirurgienne orthopédiste avec laquelle il travaillait. La complexité de ces relations embrouillées paraît souvent occuper tout autant l'emploi du temps du corps médical que le diagnostic ou le travail chirurgical. Face à tous ces problèmes tant personnels que professionnels, les médecins de *Grey's Anatomy* ne connaissent pas la routine.

CHESTER PACH

LA PASSION DU SERVICE

PAR **MEGAN WONG**

Le docteur M. Natalie Achong se consacre à l'aide aux nécessiteux tant à l'hôpital qu'au sein de sa communauté.

Le docteur M. Natalie Achong a grandi à New York dans les quartiers ouvriers de Queens et de Brooklyn, où le voisinage était essentiellement constitué d'autres familles afro-américaines. Bien qu'elle n'ait aucunement été élevée dans le grand luxe, cette femme de 41 ans, mère de deux enfants, aime mettre l'accent sur les avantages et privilèges dont elle a bénéficié au cours de sa vie : des parents attentifs et aimants, une communauté étroitement unie qui lui a inculqué le sens de la fierté ethnique et de la responsabilité civique.

Les expériences qu'elle a vécues dans son enfance ont largement modelé la femme qu'elle est aujourd'hui. Dans son école primaire – où aussi bien les élèves que les enseignants, y compris le principal, étaient afro-américains – la jeune Natalie a appris les luttes historiques menées par sa communauté et son importante contribution à l'élaboration de la société américaine. Ces leçons essentielles ont instillé en elle le sens de la responsabilité citoyenne et le désir de participer au bien-être de la société dans son ensemble, avec pour aboutissement sa décision de devenir médecin. Habitée du sentiment puissant de son identité ethnique et culturelle d'Afro-Américaine, Natalie est déterminée à agir sur le monde

Les médecins de *Grey's Anatomy* s'intéressent plus à leurs anatomies réciproques qu'à celles de leurs patients. Page ci-contre : le docteur M. Natalie Achong se consacre au service des personnes financièrement peu aisées et aux membres des minorités.

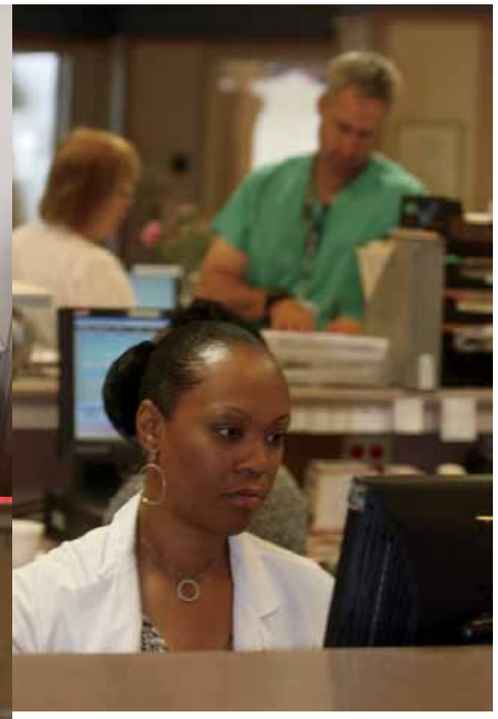
de manière créative et concrète, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'hôpital.

Dès leur plus jeune âge, on attendait de Natalie et de ses deux cadets qu'ils réussissent, quelles que fussent les circonstances. Leur père, originaire de Trinidad, fut pour eux un modèle de premier plan. Il ne manqua jamais une journée de travail dans sa vie et répétait à ses enfants que si sa mission était d'aller chaque jour travailler, la leur consistait à faire du mieux qu'ils pouvaient à l'école. Fidèle aux recommandations de ses parents, la jeune Natalie fut une brillante élève dans l'enseignement public new-yorkais. Après l'obtention de son diplôme d'études secondaires, elle fut admise dans toutes les universités de l'Ivy League où elle s'était présentée, mais préféra s'inscrire à un prestigieux cursus médical accéléré à la Sophie Davis School of Biomedical Education de l'université de New York (CUNY). C'est ainsi qu'elle se retrouva médecin à 22 ans – âge auquel la plupart des étudiants terminent tout juste leur premier cycle universitaire.

Au cours de sa formation médicale, Natalie concrétisa son engagement au service de la justice sociale et de la collectivité. Bien qu'elle n'eût jusque-là jamais quitté le foyer familial, l'étudiante en médecine, alors âgée de 20 ans, se lança dans un projet qui l'emmena dans le Sud profond où elle travailla auprès de mères adolescentes dans un centre médico-social associatif du delta

du Mississippi. Cette expérience la marqua profondément et la convainquit, quand elle rentra à New York pour y terminer ses études, qu'elle pouvait concrètement agir sur le sort des jeunes femmes en se spécialisant en obstétrique et gynécologie.

Son séjour dans le Sud au cours des années 1980 lui fit également découvrir les disparités existant dans la médecine moderne. Déterminée à réduire ces inégalités, elle refusa les propositions l'invitant à rejoindre le secteur privé qui auraient pu lui garantir des conditions plus lucratives. Elle préféra exercer dans les hôpitaux publics qui accueillent un large éventail de patients défavorisés. En dehors de son service, elle pratique de nombreuses activités bénévoles, faisant notamment office de médecin dans la colonie de vacances de ses enfants et chapeautant les programmes d'aide sociale gérés par sa paroisse. Elle soutient aussi activement les projets artistiques, la jeunesse et l'assistance internationale à travers son engagement dans une association appelée Links, constituée d'Afro-Américaines exerçant des professions libérales. « Je trouve que la vocation est plus noble si l'on s'attache à consacrer le meilleur de la médecine à ceux qui n'ont peut-être pas les moyens de consulter les "bons docteurs", confie Natalie Achong. Il ne s'agit pas simplement de gagner de l'argent en tant que médecin. Il s'agit aussi de faire tout ce que je peux pour ma famille et pour payer mon dû à la collectivité. »



Le métier de médecin ne s'arrête pas au simple traitement des malades et, ci-dessus, le docteur Achong s'octroie quelques instants pour mettre à jour la fiche d'une patiente. Ses collègues sont avenantes et hautement compétentes.

Ses multiples obligations exigent de Natalie Achong beaucoup d'énergie, d'organisation et, surtout, d'engagement personnel. Elle se lève tous les jours à 5 heures pour la prière et la méditation du matin, avant de se plonger dans les multiples activités qui constituent son quotidien. Inutile de préciser que sa vie déborde largement les murs de l'hôpital. C'est dans sa famille qu'elle trouve son plus grand bonheur. En dehors du simple fait d'élever deux enfants, qui implique toute sorte de tâches, notamment de les conduire à l'école en temps voulu et de les aider à faire leurs devoirs, Natalie joue aussi un rôle actif dans leur vie extrascolaire. « J'ai mon travail à l'hôpital et j'ai mon travail à la maison », explique-t-elle, en soulignant que « le travail à la maison est tout aussi urgent, important et exigeant physiquement que celui à l'hôpital. Les médecins mènent une vie compliquée et contraignante. Et pour une mère élevant ses enfants, c'est vraiment une jonglerie permanente. »

Outre un emploi du temps chargé, incluant les trajets entre son domicile et les différents hôpitaux et dispensaires dans lesquels elle exerce, Natalie assume de nombreuses obligations tant professionnelles qu'associatives. En plus de son poste à plein temps de maître assistant au département d'obstétrique et de gynécologie de la faculté de médecine de Yale et ses consultations au centre médical Saint Vincent, elle consacre plus de la moitié de son temps libre à des occupations annexes. Elle travaille bénévolement dans un centre médico-social, participe à des activités organisées par sa paroisse, assume un rôle majeur au sein de la National Medical Association, publie des articles de recherche dans des revues spécialisées et s'engage à titre bénévole dans des missions médicales à l'étranger. Ces missions la conduisent avec ses collègues dans des pays tels que la République dominicaine et le Ghana, où ils créent des dispensaires gratuits pour les populations.

Natalie se livre chaque jour à la méditation, tout en reconnaissant que trouver le temps de s'occuper de soi pose un problème permanent à de nombreux praticiens. « Les médecins n'ont pas toujours le temps dont ils aimeraient disposer pour se tenir en forme, en bon équilibre et manger correctement, constate-t-elle. C'est vraiment très difficile d'y parvenir quand on est tiraillé en tous sens. » En référence aux séries télévisées qui montrent des médecins physiquement impeccables à toute heure du jour et de la nuit, elle ajoute avec humour et une touche d'autodérision : « Ce n'est pas le cas de la plupart des médecins » et elle éclate de rire.

Outre le bénévolat et sa participation aux activités paroissiales, Natalie Achong donne régulièrement des cours à l'intention des professionnels de la santé (personnel médico-social, étudiants en médecine, infirmiers, médecins) sur des thèmes aussi variés que l'identité culturelle ou les manières de mieux répondre aux besoins des communautés défavorisées. « Il reste beaucoup à dire […] sur les questions d'identité ethnique, car cela joue réellement un rôle important, affirme-t-elle. Je le constate de façon patente en ce qui concerne la santé des femmes. » Cette conviction est au cœur de l'attention extrême qu'elle voue à la santé féminine, tant au niveau local que planétaire. « Le plus souvent, dit-elle, ce sont les femmes qui décident dans le domaine des soins au sein de la famille. Ce sont elles qui emmènent les enfants chez le médecin, elles qui s'en occupent lorsqu'ils sont malades, qui prennent les rendez-vous, qui gèrent tous ces problèmes. Même s'agissant de mes collègues qui sont à la fois mères et médecins, ce sont elles qui, en dépit de tous leurs titres et de tout leur savoir, s'occupent le plus souvent des malades de la famille et de l'entretien de la maison. »

***Megan Wong** est rédactrice au Bureau international de l'information du département d'Etat des Etats-Unis.*

GOSSIP GIRL

PRESSÉE DE RÉPANDRE DES RUMEURS

Bavardes, garces et riches : nous allons révéler vos vices et mettre toute l'école au courant.

« Ici "Gossip Girl", celle qui révèle au grand jour ce que l'élite new-yorkaise se donne tant de mal à cacher. Qui suis-je ? C'est un secret que je compte bien garder. »

Personne ne connaît son identité, mais tout le monde, à la Constance Billard School – établissement fictif d'enseignement pour jeunes filles, ô combien huppé, de l'Upper East Side de Manhattan – dévore son blog et ses textos. On a appris par son intermédiaire « la plus formidable nouvelle jamais entendue » : le retour inattendu de Serena van der Woodsen, un an après son soudain départ de New York pour un pensionnat du Connecticut. Serena était partie sans crier gare ; elle n'avait pas même informé sa meilleure amie, Blair Waldorf. Ce qui s'est passé lors de sa dernière nuit à New York n'est cependant un secret pour personne : Serena a couché avec Nate Archibald, le petit ami de Blair. Et le comble de l'affaire, c'est que Nate n'avait jamais couché avec Blair.

Gossip Girl adore simplement les « crêpages de chignon entre jolies filles », et Blair et Serena ne la déçoivent pas. Elles deviennent rivales au sein de leur petite clique d'adolescentes snobes et privilégiées de l'Upper East Side. Leurs rencontres fielleuses ont pour cadre les réceptions somptueuses, les défilés des grands couturiers et même la résidence du doyen de l'université Yale lors d'une une visite du campus. Les deux amies brouillées finissent par se réconcilier, tout en poursuivant leurs intrigues et rivalités amoureuses. « J'ai juste besoin de m'assurer que, dans ce quartier méprisable de Manhattan, l'opulence, l'ambition et le relâchement des mœurs sont toujours bien vivants », déclare Blair.

Quelques adultes de son entourage ont dû la rassurer. Le père de Nate, cocaïnomane, a fui le pays pour échapper à l'arrestation. Catherine Mason Beaton, la belle-mère de Marcus, le nouveau petit copain de Blair, a eu des aventures à la fois avec Nate, l'ex-boyfriend de Blair, et avec son propre beau-fils. « N'as-tu jamais eu le sentiment que toute notre vie était préréglée ? demande Nate à son ami Chuck. Que nous sommes prédestinés à finir comme nos parents ? »

« Voilà une bien sombre idée », répond Chuck.

« Vous m'aimez, ne dites pas le contraire ! Bisous, bisous. Gossip Girl. »

CHESTER PACH

DÉVOUÉE À SA FAMILLE, À SES AMIS ET À LA COLLECTIVITÉ

PAR **MEGAN WONG**

Kathy Conde (deuxième en partant de la gauche) est dévouée à ses parents et contribue au bien-être de sa famille en excellant dans ses études et en travaillant à temps partiel.

Par une après-midi estivale du mois d'août, la maison californienne de Katheryn Conde est cernée par le brouillard. Katheryn, 18 ans, vit avec ses parents dans un quartier ouvrier de San Francisco. Les maisons du voisinage sont modestes : pas de belles résidences, pas de piscines. En fait, nombre d'entre elles auraient besoin d'un bon coup de peinture. Mais la maison vert sauge des Conde est nette et bien tenue, avec, consciencieusement placées sur le devant, trois poubelles pour le tri et le recyclage des ordures.

Katheryn, qui aime qu'on l'appelle Kathy, a obtenu en 2009 son diplôme de fin d'études secondaires dans un établissement d'enseignement catholique réservé aux filles. Comme la plupart des adolescents, elle aime flâner avec des amis et jouer avec son chien, un danois nommé Tobby. Elle a même fait partie de l'équipe des *pom-pom girls* quand elle était étudiante de seconde année. Mais Kathy et ses copines ne courent pas les boutiques pour le plaisir : leur école exige qu'elles portent un uniforme. Pour se distraire, elles regardent essentiellement des DVD les unes chez les autres et aucune ne possède de voiture.

Aux dires de Kathy, ses amies se soutiennent les unes les autres, ne se donnent pas de coups

Ci-contre, en haut et en bas : qui est sexy et qui ne l'est pas, voilà ce qui importe pour ces adolescents de la série *Gossip Girl*. Ci-dessus : la vie insouciante de la jeunesse dorée, obsédée par le shopping, telle que la donne à voir la télévision.

de poignard dans le dos ni ne se comportent en rivales. Elles se confient volontiers leurs problèmes et se demandent réciproquement leur avis, notamment à propos des garçons. Mais la vie sentimentale de Kathy n'est pas une suite d'aventures amoureuses. Si elle n'a pas actuellement de petit ami, elle s'est rendue au bal de fin d'année de son école accompagnée d'un cavalier d'un autre établissement. Ses camarades de classe aiment s'amuser et organiser des fêtes, mais selon elle les séries tendent à exagérer les caractéristiques de la vie sociale des adolescents américains. « Dans ces émissions, on dirait que toutes les filles ne pensent qu'aux mondanités, dit-elle. Mais, en fait, je dois trouver le bon équilibre entre mes études et ma vie en société. Vous n'êtes pas obligée d'être ou une superstar ou une intello. Vous pouvez être un peu des deux. »

La véritable passion de Kathy, c'est le bénévolat, auquel elle consacre la quasi-totalité de son temps libre. Au cours de ses études secondaires, elle a pratiqué le tutorat auprès de ses condisciples et travaillé comme monitrice dans un camp d'été ; elle a également fondé un club visant à sensibiliser les étudiants à l'intérêt d'obtenir

Kathy ne se contente pas d'avoir un joli visage : c'est une excellente élève dévouée à la collectivité et prompte à aider les indigents.

La famille Conde promène son chien, Tobby, dans le quartier. Kathy a fait preuve d'énergie et de dynamisme face à différentes épreuves.

une bourse universitaire, appelé S.T.R.I.V.E. (Scholarship Team Researching and Inspiring for the Vitality of Education), et organisé avec succès une collecte de jouets pour les enfants défavorisés. Elle a en outre été élue au comité des délégués de classe et a assisté les lycéennes à l'occasion des quatre derniers scrutins.

La vie de famille de Kathy ne diffère guère de celle de ses camarades de classe, dont beaucoup sont également filles d'immigrés. Bien qu'elle soit elle-même née aux Etats-Unis, ses deux parents ont émigré du Salvador dans l'espoir d'une vie meilleure. Compte tenu de leurs revenus modestes (sa mère est femme de ménage et son père travaille en cuisine dans un hôtel), les Conde n'ont pas les moyens d'envoyer leurs deux filles à l'université sans une aide financière. Kathy savait que si elle voulait aller à l'université de son choix, il lui faudrait contribuer au financement de ses études. Faire prendre conscience aux lycéennes de son établissement de l'enrichissement que l'on peut tirer d'études supérieures et des possibilités de bénéficier d'une bourse est précisément l'objectif du S.T.R.I.V.E.

Malgré ces soucis, Kathy refuse de s'apitoyer sur son sort. Elle est poussée par la volonté de réussir et de payer son dû à ceux qui lui ont tant donné, notamment ses parents, ses professeurs et son lycée. « Toutes ces personnes attendent vraiment de moi que je réussisse. Et je ne peux pas les décevoir. Je veux faire des études supérieures et finir par rembourser tout l'argent que cela aura coûté, dit-elle. Il y a eu une époque où mon père cumulait deux emplois pour payer ma scolarité. [Je veux] leur montrer que j'apprécie ce qu'elles ont fait pour moi. »

En dépit d'un programme scolaire extrêmement bien rempli (incluant plusieurs cours réservés aux meilleurs étudiants) et de beaucoup d'activités extrascolaires, Kathy a obtenu de très bons résultats durant ses quatre dernières années d'études secondaires. Elle est bilingue, excelle en anglais et en espagnol et pratique couramment le français parlé ; en terminale, elle a pris en outre les mathématiques en option, parce que c'est une matière qu'elle aime. Grâce à ses remarquables résultats scolaires, Kathy a été admise à deux prestigieuses fondations, la California Scholarship Federation et la National Honor Society.

Ses efforts ont été reconnus. Kathy a bénéficié de nombreuses récompenses et bourses, notamment plusieurs médailles pour ses activités bénévoles et la Spartan Award, la plus haute distinction pour une élève diplômée de son établissement, pour son remarquable parcours scolaire et son engagement au service de l'école et de la collectivité. Mais les témoignages publics de reconnaissance ne sont pas ce qui la motive. « Le bénévolat est gratifiant en soi, dit-elle. Le simple fait de savoir que vous améliorez la vie d'un être humain. »

On pourrait penser qu'un emploi du temps aussi chargé tout au long de l'année scolaire laisse Kathy épuisée et prête à regarder la télévision durant tout l'été. Mais elle n'est pas du genre à se reposer sur ses lauriers. L'été qui a suivi l'obtention de son diplôme de fin d'études secondaires, Kathy a cumulé deux emplois – représentant au total six jours de travail par semaine – afin de mettre de côté l'argent nécessaire à l'achat des livres pour la rentrée d'automne. Elle a effectué un stage à la Superior Court de San Francisco et travaillé également en qualité d'assistante dans une agence immobilière locale. Kathy a obtenu un certain nombre de bourses qui lui permettent de financer ses frais de scolarité à l'université de San Francisco (un établissement d'enseignement supérieur privé qu'elle avait choisi en priorité). Mais elle continue d'habiter chez ses parents, ce qui lui permet d'éviter les dépenses de logement et de poursuivre ses activités de bénévolat.

Plus que toute autre chose, l'exemple de ses parents l'a convaincue que, dès lors qu'ils bénéficient d'un minimum de chance au départ, la plupart des gens peuvent se tirer d'affaire aux Etats-Unis. « Mes parents sont arrivés ici au moment de la guerre [civile au Salvador], explique Kathy. Ils ont dû repartir de zéro. Le seul fait de savoir qu'ils ont débarqué ici et sont parvenus à se débrouiller […] qu'est-ce qui peut m'arrêter ? Je suis sûre que les épreuves qu'ils ont traversées étaient plus dures que les miennes. » Ses parents ne sont pas seulement pour elle source de fierté et d'inspiration, mais lui imposent l'obligation morale de bien faire, de sorte qu'ils ne se soient pas sacrifiés en vain. « L'argent qu'ils gagnent, ils le dépensent pour la nourriture, les vêtements et faire face à tous nos besoins, si bien que nous n'en avons pas beaucoup pour le reste, dit-elle. Je veux obtenir une bonne situation et avoir une maison pour pouvoir ensuite venir en aide à mes parents, parce que j'ai le sentiment qu'ils ont tant fait pour moi. »

Ce qu'elle a accompli jusqu'à maintenant laisse présager que Kathy tirera le maximum des chances qui lui ont été offertes.

***Megan Wong** est rédactrice au Bureau international de l'information du département d'Etat des Etats-Unis.*

BOSTON JUSTICE

LES CABRIOLES DES AVOCATS

Justice sommaire : ces avocats sont spécialistes du détournement des règles, dans leur vie professionnelle et personnelle.

Denny Crane et Alan Shore sont tous deux d'éminents avocats chez Crane, Poole, and Schmidt – cabinet juridique fictif de la série télévisée *Boston Justice*. Ce sont de proches amis, bien que régulièrement en désaccord sur tous les sujets donnant lieu à controverse. Denny est pour la peine de mort, Alan contre. Alan émet de fortes réserves sur la guerre en Irak et Denny lui lance brutalement : « Qui n'est pas avec nous est contre nous. » Alan est favorable à un strict contrôle dans le domaine des armes à feu, tandis que Denny estime que toute réglementation en la matière constitue une atteinte à ses droits constitutionnels. Il détient des armes dans son bureau et il lui arrive d'en brandir une lorsqu'il discute avec des collègues ou des clients. Il est même prêt à appuyer sur la détente pour les plus extravagantes raisons. Sous prétexte d'autodéfense, Denny a tiré sur un client que le tribunal lui avait attribué d'office, parce qu'il ne voulait pas défendre un homme accusé du viol et du meurtre d'une adolescente. Denny et Alan ont même fini par plaider l'un contre l'autre dans des affaires à connotation politique. Alan était l'avocat du plaignant et Denny celui de la défense lorsque la ville de Concord voulut faire sécession de l'Etat du Massachusetts.

Il est cependant une question sur laquelle Denny et Alan sont pleinement d'accord : ils s'estiment tous deux autorisés à assouvir leur « intérêt » pour les femmes. Denny a fait des propositions galantes à des clientes ou des collègues. Il possède même une poupée gonflable, grandeur nature, à l'image de son associée, Shirley Schmidt. Alan, quant à lui, a couché avec des avocates du cabinet, et même avec une juge qui présidait certains des procès dans lesquels il plaidait.

En dépit de leur incorrigible goût pour les femmes, Alan et Denny vont finir par s'unir l'un à l'autre. Denny présentant tous les symptômes de la maladie d'Alzheimer – qu'il prétend être la maladie de la vache folle – ils décident de se marier pour permettre à Alan d'exercer un droit de regard conjugal dans la gestion des affaires médicales et financières de Denny. C'est un magistrat de la Cour suprême, Antonin Scalia, qui préside à la cérémonie.

« Nous voilà mariés ! » s'exclame Denny.

« Tu le crois ? » répond Alan.

CHESTER PACH

PLAIDOYER POUR L'ÉTHIQUE

PAR **KAREN HOFSTEIN**

Richard Beilin passe le plus clair de son temps dans son bureau à travailler sur les dossiers de ses clients – et non à faire des effets de manche au tribunal.

Du plancher jusqu'au plafond, les murs de la pièce sont tapissés de rayonnages où s'alignent d'épais volumes reliés en cuir repoussé portant sur la jurisprudence américaine, les procédures juridiques du New Jersey et le droit commercial. Au centre trône une longue table autour de laquelle sont disposés de confortables sièges. Au bout de la table est assis un homme sympathique à la chevelure auburn. « Il est une chose que je ne cesse de répéter, explique-t-il : "Si tout le monde se comportait toujours comme il le doit, il n'y aurait pas besoin d'avocats." Car tout acte de l'homme de loi part de l'hypothèse qu'il y aura toujours quelqu'un pour agir comme il n'est pas supposé le faire. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'établir des contrats. C'est la raison pour laquelle on se retrouve devant le tribunal. La société devenant chaque jour plus complexe, on a besoin de personnes qui maîtrisent suffisamment cette complexité pour que l'on puisse se fier à elles. »

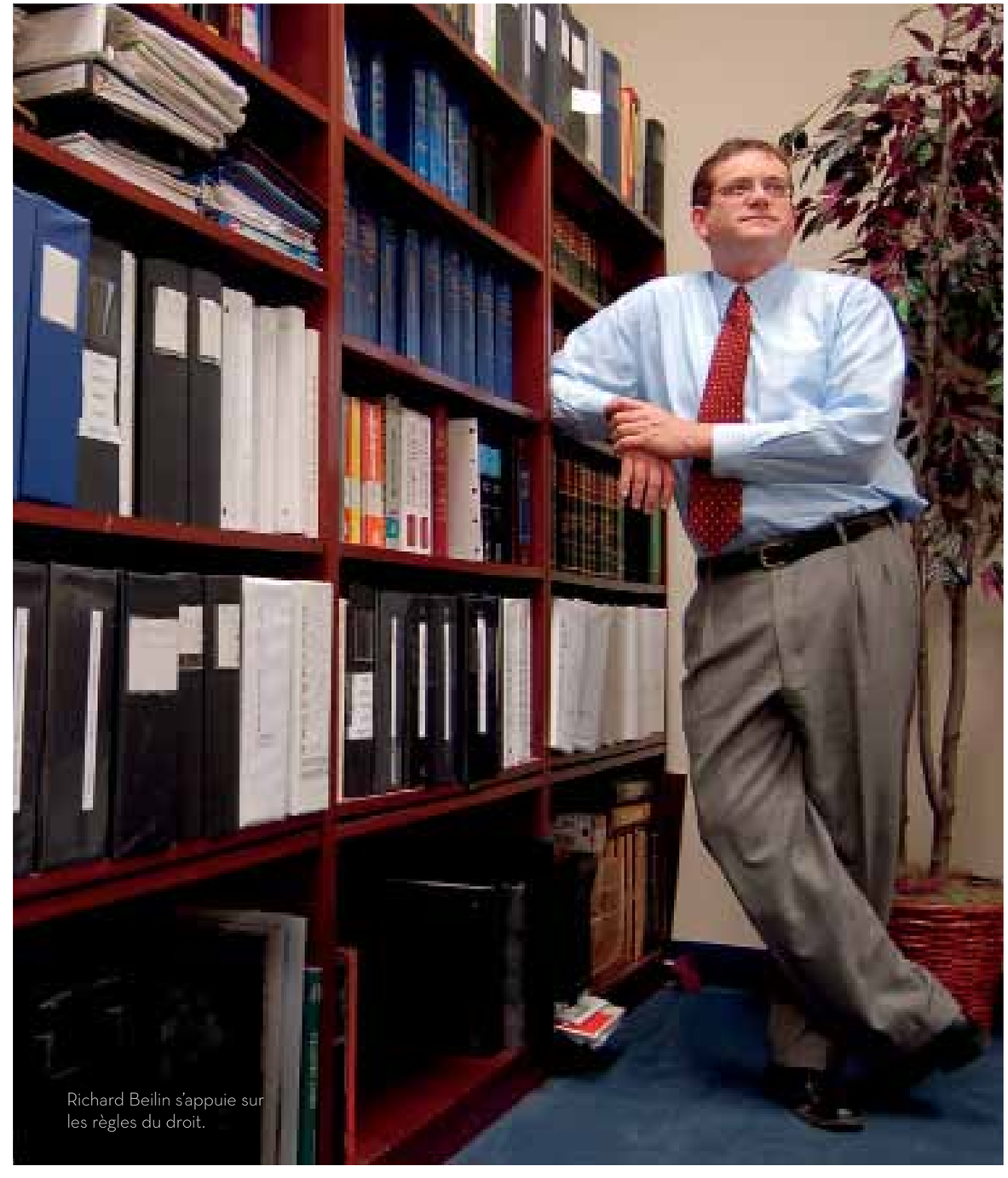
Depuis vingt ans, Richard Beilin est juriste dans l'Etat du New Jersey. Titulaire d'une licence de l'université Rutgers et du diplôme de droit de l'université George Washington, il fait partie du cabinet Wacks & Hartman situé à Morristown.

Tout est permis au cabinet Crane, Poole and Schmidt dans la série télévisée *Boston Justice*.

Fondée en 1715, la ville de Morristown occupe une place particulière dans l'histoire des Etats-Unis, car c'est là que le général George Washington établit son quartier général durant une partie de la guerre d'Indépendance (1775-1783). C'est aujourd'hui une paisible cité, où se côtoient maisons de style victorien, immeubles de bureaux, magasins et restaurants. Chef-lieu de comté, Morristown abrite également un grand palais de justice très actif.

Quand on lui demande en quoi la pratique réelle du droit diffère de ce que l'on peut voir à la télévision et au cinéma, Richard Beilin se met à rire : « La seule et unique fois où j'ai regardé *Ally McBeal* [une série télévisée], cela m'a énervé parce que le client se présentait au cabinet et, le lendemain même, l'affaire passait au tribunal. » La réalité est bien différente, car il peut s'écouler des mois, voire des années, avant le procès. « Je connais beaucoup de confrères qui ne plaident guère plus d'une ou deux fois par an », précise Richard Beilin.

Le cinéma et la télévision ne rendent que rarement compte du



Richard Beilin s'appuie sur les règles du droit.

temps que les avocats passent au tribunal à attendre leur audience. « Je me souviens de l'époque où je travaillais beaucoup sur des dossiers de faillites commerciales, raconte Beilin. On pouvait fort bien se présenter au palais le matin à 9 heures et ne venir qu'en 115e place dans la liste des affaires à entendre. Vous restiez là pendant trois heures et demie avant que votre affaire soit enfin citée. J'apportais toujours un dossier à travailler ou de la lecture pour m'occuper en attendant. Mais tout ce temps mort à passer au tribunal avant de comparaître, la télévision ne le montre jamais. »

Actuellement, Beilin reconnaît se rendre fort peu de temps au palais de justice, car la majorité de son travail n'est pas de nature contradictoire. Il se consacre essentiellement à la défense des intérêts d'associations de propriétaires (y compris des syndicats de copropriétés) et d'administrations municipales. Il rédige les ordonnances et les arrêtés qui auront force de loi dans les villes. Il règle aussi les questions qui surviennent quotidiennement dans leur application.

Les avocats étudient des montagnes de documents afin de défendre convenablement leurs clients.

Richard Beilin passe le plus clair de son temps à assister le soir aux réunions des conseils municipaux. Dans le mois suivant une proposition d'arrêté, des auditions publiques ont lieu avant que le conseil vote son adoption. Quand une ordonnance modifie la limite de vitesse dans une rue, « vous seriez surpris de voir le nombre de gens qui se manifestent », note-t-il.

« On rédige des textes qui affectent la vie quotidienne de la population. […] C'est la base même de la démocratie », explique-t-il, avant d'ajouter : « Lors des assemblées générales des habitants d'une ville, vous prenez conscience de ce qui constitue les préoccupations les plus importantes pour les citoyens et elles font l'objet d'un véritable débat. Les membres du conseil municipal sont attentifs aux problèmes de la population – tel l'accès routier pour les services de protection contre l'incendie – et font leur possible pour les résoudre. […]

J'apprécie sincèrement le fait que la plupart des membres des conseils et des commissions soient des bénévoles ; ils accomplissent un travail le plus souvent ingrat sans ménager leur peine. Ce sont dans leur immense majorité des personnes honnêtes. Cela peut paraître banal, mais c'est formidable d'aider les autres. »

Richard Beilin ajoute qu'il a trouvé extrêmement gratifiant de défendre les intérêts de particuliers et relate avec émotion un échange qu'il a eu quinze ans plus tôt avec un client reconnaissant. « Quand je m'occupais des affaires de faillites, un client m'a téléphoné pour me dire : "La nuit dernière a été la première durant laquelle j'ai bien dormi depuis des mois. Merci." »

Parmi les nombreux éléments qu'il considère comme essentiels pour être un bon avocat figure « la capacité de distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas ». Et d'ajouter : « Il est essentiel de savoir quand on a raison et de tenir bon, mais aussi de savoir reconnaître quand on a tort et d'être capable d'expliquer à ses interlocuteurs pourquoi ils ont raison ou tort. » Bien souvent, note-t-il, « un avocat affirmera à un client qu'il va lui obtenir un dédommagement de un million de dollars, dans le seul but de le persuader par la suite d'accepter un compromis de 30 000 dollars. La plus grosse difficulté pour régler une affaire tient fréquemment au fait que l'avocat ne sait pas comment faire face aux attentes de son client. » Et de conclure : « Vous êtes finalement contraint de vous intéresser réellement aux gens que vous représentez. »

En tant que membre de la commission locale d'éthique professionnelle des avocats, Richard Beilin travaille beaucoup sur les questions de déontologie. « Lorsque vous conseillez un client, dit-il, vous pouvez prendre en compte d'autres éléments que les problèmes purement juridiques, les aspects économiques et moraux, par exemple. »

Son téléphone sonne sur la musique du classique western italien *Le Bon, la Brute et le Truand*. Il nous demande de l'excuser : c'est un appel de sa femme. Richard est marié depuis dix-neuf ans à Lorraine, sa petite amie de lycée. Ils habitent Morristown avec leurs deux enfants, Katie, 13 ans, et Sam, 10 ans. C'est un mari et un père attentionné qui confie que l'une des choses qu'il « aime le plus au monde est d'aller voir Sam jouer au base-ball ». A propos de sa fille Katie, il déclare avec fierté qu'elle est « une excellente élève, une enfant vraiment formidable ».

Richard Beilin est un « véritable fana de base-ball » dont les New York Yankees sont l'équipe favorite. Ancien étudiant en littérature, il se détend fréquemment le soir en lisant des ouvrages du XIXe siècle et ce qu'il décrit comme « des pavés russes bien épais ». C'est aussi un mordu de cinéma, doté d'une connaissance encyclopédique des vieux films. Ses favoris forment une sélection éclectique comprenant *ET, Apocalypse Now* (« œuvre d'une grande qualité littéraire »), *La Femme de l'année, Ma tante* et *La vie est belle* de Frank Capra.

Le choix de ce dernier film est particulièrement approprié, en cela que le personnage de George Bailey (joué par James Stewart) et Richard Beilin ont des caractères fort semblables. Tous deux sont des pères de famille travailleurs et dévoués, qui ont à cœur d'améliorer le sort de leurs concitoyens.

***Karen Hostein** est journaliste à New York.*

NOTORIOUS

LE RAPPEUR QUI DÉRAPE

Notorious B.I.G. a été l'un des plus grands rappeurs, et le film *Notorious* raconte l'histoire de sa vie. « Biggie », de son vrai nom Christopher Wallace, grandit dans un quartier miséreux de Brooklyn, à New York. Sa mère, enseignante, l'élève seule et assure la discipline, mais le jeune Christopher estime qu'il ne pourra jamais devenir quelqu'un s'il reste à l'école, malgré ses bons résultats. Adolescent, dans les années 1980, il se transforme en petit voyou et trafiquant de crack. Il gagne assez pour s'offrir des vêtements branchés et des bijoux clinquants, mais sa vie est pleine de problèmes. Sa petite amie tombe enceinte et sa mère le met à la porte quand elle découvre qu'il deale. « Je n'étais pas l'homme que ma mère aurait voulu que je sois », déclare-t-il dans le film.

Condamné pour trafic de stupéfiants, c'est derrière les barreaux que Wallace apprend la naissance de sa fille. Il exprime sa frustration en écrivant des poèmes. A sa sortie de prison, ces textes lui valent un contrat avec une maison de disques. Il prend dans un premier temps le nom de scène de Biggie Smalls, jouant sur sa forte corpulence – il mesure plus de 1,80 m et dépasse les 135 kg – avant de choisir par la suite celui de Notorious B.I.G. Il sort en 1994 son premier album, *Ready to Die* sur lequel figurent « Suicidal Thoughts », « Me and My Bitch » et « Who Shot Ya ? » Bien qu'empreints d'une sombre violence et d'une sexualité crue, ces raps sont favorablement accueillis par nombre de critiques et de fans, pour la force avec laquelle ils témoignent de la vie dans les rues des quartiers défavorisés.

Avec l'argent et la renommée viennent d'autres difficultés. Biggie se trouve impliqué dans une querelle entre rappeurs qui sombre dans la violence. Tupac Shakur, un autre célèbre rappeur, est abattu à Las Vegas en septembre 1996, sans que la participation de Biggie au meurtre ne soit jamais établie. En dépit de menaces de mort, il se rend à Los Angeles pour assurer la promotion de son nouvel album. Le 9 mars 1997, il trouve lui aussi la mort dans une fusillade. Il a tout juste 24 ans. Le film s'achève sur des scènes où l'on voit des fans pleurer la mort de Biggie et célébrer sa vie au cours de laquelle « il avait prouvé qu'aucun rêve n'est jamais démesuré ». Deux semaines plus tard sortait son second album intitulé *Life After Death* (la vie après la mort).

CHESTER PACH

EN QUÊTE DE L'HARMONIE PARFAITE

PAR **BRIAN HEYMAN**

Elèves de la Juilliard School, Robyn Quinnett et Benjamin Harris savent que la réussite en musique classique exige discipline et pratique assidue.

Benjamin Harris est sur la scène, face au Sphinx Symphony Orchestra. Il pose son archet sur sa grande contrebasse et exécute un mouvement d'un concerto devant le nombreux public venu assister au concert final de la Sphinx Competition 2009 à l'Orchestra Hall de Detroit. Robyn Quinnett a participé quelques jours plus tôt aux demi-finales dans une autre salle du Michigan, le Rackham Auditorium d'Ann Harbor. Elle y a offert aux membres du jury les doux accents de son violon. Ces deux jeunes gens de 21 ans sont étudiants en musique à la Juilliard School, prestigieuse école new-yorkaise de théâtre, de musique et de danse. Ils viennent de participer au concours annuel de la Sphinx Organization réservé aux joueurs d'instruments à cordes noirs et latinos, dans le cadre de son action visant à perfectionner les jeunes artistes issus des minorités et à encourager la diversité chez les interprètes de classique. Si de jeunes musiciens ont envoyé de tout le pays des auditions enregistrées, ils ne sont que dix-huit – dont Benjamin et Robyn – à avoir été sélectionnés pour les demi-finales.

Benjamin Harris s'est fait connaître en étant désigné par le jury second des trois finalistes. Cela lui a valu un prix de 5 000 dollars et un trophée en

verre. « C'était vraiment super, devait déclarer Benjamin un peu plus tard. Le seul fait de jouer là avec un bon orchestre derrière moi, c'était formidable. Il n'y avait que cela qui comptait. A cet instant, je ne me souciais pas vraiment du prix. Etre parvenu en finale me suffisait. »

Robyn Quinnett aurait bien aimé, elle aussi, participer à la finale ; elle pourrait retenter sa chance, mais considère les choses avec recul et n'exprime aucun regret quant à sa performance en demi-finale. « Je n'y aurais rien changé, dit-elle. Les concours sont amusants. J'en ai fait un bon nombre. Vous faites de votre mieux, en espérant être dans un bon jour. J'estime que j'étais dans un bon jour. On apprend beaucoup des commentaires des membres du jury. »

Benjamin et Robyn espèrent tous deux faire carrière dans la musique classique, utiliser au mieux leur savoir, leur talent et leur passion en jouant pour le public. Ils ne peuvent s'empêcher d'être intimement liés à leur musique et à leur instrument. « Les belles sonorités flattent l'oreille et j'aime divertir le public, indique Robyn. La musique vous fait oublier toutes les choses déplaisantes de la vie. Elle peut vous éclaircir les idées. Elle a un grand pouvoir thérapeutique. Le violon est réellement expressif. »

Robyn a commencé par le piano à l'âge de 6 ans, avant

Le combat pour parvenir au sommet : Notorious B.I.G. se déchaîne devant le public.

« La musique vous fait oublier toutes les choses déplaisantes de la vie », affirme Robyn Quinnett. Elle a commencé par étudier le piano à l'âge de 6 ans avant de passer au violon.

Benjamin Harris recherche avec ténacité la perfection musicale. Agé de 21 ans, il a d'ores et déjà le talent et l'énergie pour faire de son rêve une réalité.

de passer au violon. Benjamin, pour sa part, voulait quand il était enfant une musique plus entraînante. Bien qu'il ait vécu quelque temps en Floride et dans l'Ohio, il est né et a passé la plus grande partie de sa jeunesse à Xalapa, au Mexique.

« Ma mère a essayé de m'initier au classique et m'a emmené à l'opéra, mais cela ne m'intéressait pas, dit-il. Je n'y comprenais rien. C'était trop sérieux. Je ne pouvais tenir en place pendant deux secondes. » Il se mit donc à la basse électrique quand il avait 10 ans et commença, à 13 ans, à gagner quelque argent en jouant dans des clubs avec des orchestres de rock. Mais il explora d'autres types de musique, dont le jazz, et à 16 ans changea de direction. « Je me suis mis à la contrebasse et ai commencé à écouter beaucoup de classique, explique-t-il. Et j'ai compris que c'était vraiment ce que je voulais faire tout le reste de ma vie. »

Il étudia deux ans à l'Instituto Superior de Musica del Estado de Veracruz, car le prix de la scolarité y était abordable. « Ma mère m'encourageait à intégrer cette école de musique parce que l'établissement mettait gratuitement les instruments à disposition, précise Benjamin. Nous n'avions pas les moyens de nous les payer. Je me suis dit : C'est génial, la contrebasse coûte cher, alors autant en profiter. »

Il n'est en rien surprenant qu'il ait poursuivi sur la voie musicale. Benjamin est issu d'une famille de musiciens. Sa mère, Cecilia Ladron de Guevara, est professeur de chant au conservatoire de Veracruz. Elle fait partie du chœur de l'université et chante chaque année dans un opéra. Arlan Harris son père, américain, a étudié à la North Texas School of Music et est technicien du piano à New York. Il a été batteur dans des formations de jazz et percussionniste dans un orchestre symphonique.

Benjamin Harris est venu à New York pour une audition à la Juilliard School. Il a bénéficié d'une bourse et est maintenant en troisième année.

« Sur le plan professionnel, mon objectif prioritaire est de me faire engager dans un orchestre, dit-il. C'est là que je trouverai un revenu stable. Et j'aimerais aussi, par la suite, continuer de jouer en solo et faire une carrière de soliste. J'aime à être soliste dans un orchestre. Je voudrais rester aux Etats-Unis pendant quelque temps, puis jouer avec de grands musiciens partout dans le monde. »

Robyn a fait son entrée dans le monde de la musique en prenant des leçons de piano dans la petite île antillaise de Montserrat, où elle est née. Elle avait sept ans et vivait en Caroline du Nord où son père, Larry, militaire américain, était en garnison, lorsqu'elle assista à un concert symphonique. Elle demanda à ses parents de lui acheter un violon, finit par en obtenir un près d'un an plus tard et commença à prendre des leçons.

Robyn vivait alors la vie d'une enfant de militaire, se déplaçant de base en base dans divers Etats. De retour en Caroline du Nord, elle s'inscrivit à des cours d'enseignement secondaire en ligne afin de pouvoir consacrer plus de temps à ses deux passions : outre le violon, elle se montrait douée pour le patinage artistique. Elle obtint neuf médailles d'or et une d'argent lors des championnats organisés dans sa classe d'âge par l'U.S. Figure Skating Association. « J'y prenais un immense plaisir, dit-elle. J'ai toujours beaucoup aimé le sport. »

A 15 ans, elle abandonna cependant le patinage pour consacrer toute son énergie à la musique. « Il me fallait choisir, parce que je ne pouvais pas pratiquer sérieusement les deux. Le violon avait de loin ma préférence. »

Après être allée jusqu'en demi-finale de la division junior lors de la Sphinx Competition de 2006, elle partit étudier le violon durant un an en Georgie, puis vint vivre seule à New York où elle finit par passer une audition à la Juilliard School. Son admission compta beaucoup pour elle. « C'était comme une seconde naissance, la transformation d'un rêve en réalité. » Elle est maintenant en seconde année et espère devenir violoniste professionnelle et peut-être enseigner un jour.

« Tout est possible, dit-elle. J'aimerais avoir l'occasion de jouer en soliste. J'adore aussi la musique de chambre, mais c'est difficile d'appartenir à un groupe avec lequel on s'entend parfaitement bien. C'est comme si on était marié à plusieurs personnes. Mon rêve est de trouver des gens avec lesquels j'aime réellement travailler et d'avoir la liberté créative de choisir avec qui je veux jouer et ce que j'ai envie de jouer. Pour parvenir à ce stade, il faut atteindre le niveau du soliste. Il y a une foule de facteurs qui conditionnent votre réussite sur cette voie. Mais en travaillant dur, on peut avoir une bonne surprise. Il s'agit juste de petits pas pour le moment. »

« Je ne mesurerai pas ma réussite à l'aune de ma notoriété ou de mes cachets, affirme-t-elle. Mais je tiens absolument à ce qu'on m'apprécie, à ce que les gens aient envie de m'entendre jouer. Alors j'aurai le sentiment de faire quelque chose qui en vaut vraiment la peine. »

***Brian Heyman** a été pendant vingt-sept ans chroniqueur sportif dans la région de New York, accumulant les prix journalistiques au niveau national et régional. Il fait partie de la rédaction du* Journal News*, quotidien du groupe Gannett, dont le siège est à White Plains, dans l'Etat de New York, et collabore en qualité de pigiste au* New York Times *et à l'Associated Press.*

DESPERATE HOUSEWIVES

Nous partageons tout, même nos conjoints.

Wisteria Lane, la rue dans laquelle habitent les héros de la série télévisée *Desperate Housewives*, serpente dans un quartier de banlieue typiquement américain de la ville de Fairview. Les maisons sont vastes et confortables, les pelouses luxuriantes, les voisins charmants. Susan Mayer, divorcée, se marie avec son voisin, Mike Delfino, en divorce, puis le réépouse. Katherine Mayfair, une autre voisine et vieille amie de Susan, vit un temps avec Mike et se prépare au mariage avant qu'il ne décide soudain de retourner avec Susan. Mike est un excellent voisin pour Edie Britt, avec qui il a une relation amoureuse avant d'épouser Susan. De son côté, Edie a une liaison avec le premier mari de Susan puis avec un autre voisin, Carlos Solis, dans l'intervalle séparant ses deux unions – toutes deux avec Gabrielle Solis.

Wisteria Lane a l'air d'une rue tranquille, où la vie se déroule à l'abri des dangers sauf lorsque des accidents, voire pire, se produisent. Dans le premier épisode, Mary Alice Young se suicide. Le voisin, Rex Van de Kamp, connaît également une fin prématurée car le pharmacien, amoureux de sa femme Bree, trafique son traitement cardiaque. Susan met accidentellement le feu chez Edie qui, en représailles, fait de même chez Susan. Orson Hodge, le deuxième mari de Bree, heurte volontairement Mike avec sa voiture, le laissant gravement blessé. L'accident dans lequel Edie trouve la mort est encore plus terrible. Puis une tornade dévaste le quartier et estropie Carlos, qui reste aveugle pendant des années.

Malgré les charmes de la vie à Wisteria Lane, certains habitants connaissent parfois des absences prolongées. Carlos est condamné à la réclusion après avoir plaidé coupable pour agression. Orson finit en prison lorsqu'il avoue avoir renversé Mike. Mike lui-même a purgé une peine de détention pour homicide et trafic de drogue avant d'emménager à Fairview. Tous ces anciens criminels ont payé leur dette vis-à-vis de la société et vivent désormais une vie « classique » dans leur banlieue résidentielle de Wisteria Lane.

CHESTER PACH

LA SOLIDARITÉ FAIT LA FORCE

PAR **JOSHUA HANDELL**

Katarina Podlesnaya éprouve une grande affection pour sa grand-mère.

Katarina Podlesnaya, 19 ans, Kate pour les intimes, vient d'une famille mixte. Comme près de 11 millions de jeunes aux Etats-Unis, elle vit dans un foyer recomposé (formé d'un père ou d'une mère biologique et d'un beau-parent). Mais la famille de Kate est aussi mixte d'une autre manière, très américaine celle-là : elle est issue de l'immigration en provenance de plusieurs pays. Les Podlesnaya sont natifs pour moitié d'Ukraine et pour moitié de Russie, mais ils résident aujourd'hui tous aux Etats-Unis.

Marina, la mère de Kate, quitte la Russie pour les Etats-Unis en 1993. Elle habite d'abord à Baltimore, dans le Maryland, et s'installe ensuite dans la région de Washington. C'est à Potomac, dans le Maryland, que Marina rencontre Yuri Nakshin et sa fille Natalya, des immigrants ukrainiens arrivés eux aussi en 1993. Visa en poche, Kate rejoint sa mère durant l'été 2001. Toute la petite famille est ravie de donner ses impressions sur son pays d'adoption et d'évoquer les bons et les mauvais côtés de la vie en Europe de l'Est, avec un léger accent perceptible seulement l'espace d'un instant.

Après avoir énuméré une série de clichés sur les Russes partagés par bon nombre d'Américains – « La Sibérie est le pire endroit au monde, nous buvons beaucoup de vodka, nous faisons tous partie du KGB ou de la mafia... » – Marina et

La banlieue du vice : l'expression « bon voisin » prend des connotations sinistres dans *Desperate Housewives*.

Yuri évoquent, le regard embué, les êtres chers qu'ils ont laissés derrière eux pour vivre leur rêve américain. « J'éprouve un besoin nostalgique de retourner à Kiev, confie Yuri avec mélancolie. Mes meilleurs amis sont toujours là-bas. Mais avec le travail de Marina, il nous est difficile de partir vraiment longtemps. »

La famille de Katarina a réalisé deux versions du rêve américain : elle est venue s'installer aux Etats-Unis pour y trouver de meilleures conditions de vie et elle a démarré son entreprise de zéro. Marina possède et gère son propre salon de coiffure situé aux portes de Washington. Avec l'aide de ses proches et déterminée à profiter au maximum des possibilités qu'offre le pays, Marina s'est peu à peu constitué une clientèle vaste et fidèle à partir d'un tout petit noyau d'amis.

« J'entends souvent dire que la Russie soviétique n'avait rien à voir

La famille élargie des Podlesnaya se retrouve autour d'un repas. Ces immigrants venus d'Ukraine et de Russie ont intégré à leurs nouvelles vies aux Etats-Unis des traditions et des valeurs de leurs pays d'origine.

Ici, pas de coups bas. Les Podlesnaya sont la preuve qu'une famille misant sur la solidarité reste unie.

avec celle d'aujourd'hui, précise Marina d'un air songeur. Il est vrai que beaucoup de choses ont changé, mais on n'y trouve pas encore cette égalité des chances généralisée qui existe ici. Sur bien des points, c'est mieux que du temps des Soviétiques, mais une réussite comme la mienne aurait été quasiment impossible là-bas. »

Pourtant, la sécurité matérielle ne suffit pas à compenser l'éloignement des amis et des proches. Marina avoue avec prudence une certaine mélancolie : « Tous les samedis soir, nous nous réunissons avec nos amis russes, buvons une ou deux bouteilles de vodka et discutons de politique américaine. Cette tradition remonte à l'arrivée de Yuri aux Etats-Unis. Ces soirées sont une manière de nous rappeler un peu la Russie qui nous manque dans notre existence. »

Il est toujours difficile de quitter son pays natal, surtout après y avoir grandi, fait carrière et fondé une famille. Pourtant, Yuri et Marina ont tous deux pensé que les avantages, pour eux et surtout pour leurs enfants, l'emportaient largement sur les inconvénients d'un départ à l'autre bout du monde pour repartir de zéro. Si l'expérience de l'immigration aux Etats-Unis ne constitue pas forcément une voie toute tracée vers la richesse, la famille recomposée qu'ont formée Yuri, Marina, Natalya et Katarina dans leur nouvelle patrie a considérablement prospéré.

« La vie aux Etats-Unis est tout simplement plus facile que dans l'ancien bloc de l'Est, explique Yuri. A l'époque soviétique, dans notre jeunesse, on manquait de tout, de fournitures scolaires et même de pain. » « Sauf peut-être de vodka », renchérit Marina avec un rire espiègle. « Sauf de ça, peut-être, admet Yuri dans un large sourire. La recherche d'un emploi et l'avancée de votre carrière dépendaient entièrement de vos liens avec le Parti [communiste]. »

Marina raconte alors l'histoire de son père, pilote expérimenté, qui n'obtint jamais la moindre promotion en raison de son refus d'adhérer au Parti. Pour elle, immigrer aux Etats-Unis signifiait assurer à sa fille un avenir matériel et des perspectives scolaires intéressantes. La quasi-sœur de Kate, Natalya, n'avait que neuf ans lorsque son père l'emmena aux Etats-Unis pour des raisons tout à fait similaires.

Si la télévision donne souvent de la famille américaine une image d'adolescents gâtés et de *desperate housewives*, l'exemple des Podlesnaya indique qu'un portrait plus réaliste devrait aussi évoquer la puissance des liens interculturels, la vigueur de la déontologie et la nette priorité accordée aux études, si possible dans une université de renommée internationale. En citant « l'égalité des sexes » au nombre des différences entre la Russie et les Etats-Unis, Kate montre bien que sa mère, depuis toujours, « insiste énormément sur la scolarité ».

« C'est normal, estime Kate. Les parents viennent aux Etats-Unis pour donner à leurs enfants de meilleures perspectives d'avenir. Nous, les enfants, devons prendre le relais, travailler dur à l'école et tirer le meilleur parti des chances qui nous sont offertes. » Mettant ses paroles en pratique, Kate est inscrite en gestion à la prestigieuse Ross School of Business de l'université du Michigan. Elle voudrait travailler plus tard dans le marketing et les relations publiques aux Etats-Unis, qu'elle appelle « le pays de la liberté ».

« Les Etats-Unis se sont montrés très accueillants à notre égard et nous leur en sommes reconnaissantes », confie Natalya en parlant d'elle-même et de sa quasi-sœur. Le pays aussi est reconnaissant. Les familles d'immigrants comme celle de Kate dépassent les clichés simplistes sur les familles américaines. Ni scandaleux ni égocentriques, Yuri et Marina ont consenti de gros sacrifices pour accéder à ce que certains pourraient considérer comme une vie quelconque d'Américains moyens. Mais les chances dont ils bénéficient et qu'ils souhaitent pour leurs enfants sont loin d'être quelconques et nous rappellent que les Etats-Unis restent la terre de tous les possibles, notamment pour les nouveaux arrivants quelles que soient leur race, leur couleur et leurs croyances.

***Joshua Handell** a effectué un stage au Bureau international de l'information durant l'été 2009. Etudiant de premier cycle à l'université du Michigan à Ann Arbor, il souhaite poursuivre un deuxième cycle à la Gerald R. Ford School of Public Policy.*

MONTGOMERY BURNS

MONTREZ-MOI L'ARGENT

Le magnat monomaniaque : seul le signe du dollar brille dans les yeux de Montgomery Burns.

Après avoir vu un film aux personnages terrifiants, Homer Simpson tente de rassurer son fils Bart : « Y'a personne d'aussi diabolique dans la réalité », lui dit-il. Peut-être, mais à Springfield, où vivent les Simpson, sévit Montgomery Burns, qui se délecte d'actions malfaisantes. Burns est le milliardaire propriétaire de la centrale nucléaire dans la série télévisée *Les Simpson* et il est prêt à tout pour accroître son pouvoir et sa fortune. Il détourne à son profit le puits de pétrole de l'école élémentaire de Springfield. Il met au point un dispositif qui cache le soleil, de façon à ce que Springfield dépende totalement de sa centrale nucléaire. « A quoi sert l'argent si on ne peut pas inspirer de la crainte à son prochain ? » demande-t-il.

Homer est un employé honnête et dévoué de la centrale nucléaire, mais M. Burns le traite, comme tout son personnel, avec le plus grand mépris. Burns a même essayé de supprimer l'un des plus importants avantages dont bénéficient ses employés – leur mutuelle dentaire – mais Homer, élu président du syndicat, a déclenché une grève. Les ouvriers n'abandonnent pas le combat, même lorsque M. Burns coupe l'alimentation électrique et plonge Springfield dans l'obscurité. A la fin, les ouvriers triomphants chantent : « Ils ont la centrale, mais nous avons le pouvoir. »

M. Burns mène depuis de longues années une vie luxueuse. Agé de plus de cent ans, il habite une résidence dotée de la plus grande télévision « du monde libre » et possède une collection de trésors inestimables. Il restait cependant encore une chose qu'il voulait absolument acquérir : un ours en peluche nommé Bobo qu'il avait perdu quand il était enfant. Par une série de hasards invraisemblables, Bobo est tombé entre les mains de Maggie, la plus jeune des enfants de Homer. Après de dures négociations, M. Burns a accepté de verser à Homer un million de dollars et de lui céder trois îles hawaïennes en échange de Bobo. Aucune somme d'argent ne peut cependant convaincre Maggie d'abandonner son nounours. Mais quand elle voit dans quelle tristesse est plongé M. Burns, elle lui donne Bobo sans la moindre contrepartie. « Quelque chose d'étonnant est arrivé, laisse alors s'échapper le détestable vieillard. Je suis totalement heureux. »

CHESTER PACH

UN SOUFFLE D'ÉCONOMIES SALUTAIRE POUR LA PLANÈTE

PAR **GAIL KALINOSKI**

Petit propriétaire exploitant, Steve Rigoni n'hésite pas à mettre les mains dans le cambouis pour faire fonctionner son éolienne.

L'intérêt de Steve Rigoni pour l'énergie éolienne remonte aux années 1970, lorsque les Etats-Unis souffraient des effets d'une crise de l'énergie et que les prix du pétrole avaient flambé. Il construisit alors sa propre éolienne. Bien qu'elle fonctionnât, ce producteur laitier de troisième génération du nord de l'Etat de New York reconnaît qu'elle était peu fiable. Il finit par la démonter.

En 2006, notre homme décida d'abandonner la production laitière. « C'était le rêve de mon grand-père. Je m'y suis adonné pendant près de trente-huit ans. Le moment était venu de passer à autre chose », commente l'exploitant, âgé de 55 ans. Marié et père de trois grands enfants, il se convertit à l'agriculture proprement dite. « Nous produisons du maïs, du soja, du foin pour les élevages locaux de chevaux et de l'herbe qui sert de combustible pour faire sécher le maïs. Nous pratiquons le séchage du maïs pour d'autres producteurs de la région », explique-t-il.

Il a aussi décidé, cette même année 2006, de tenter un nouvel essai en matière d'énergie éolienne. Lorsqu'il regarde aujourd'hui derrière sa maison, Steve Rigoni voit se dresser, en haut d'un mât de 42,50 mètres, une turbine Bergey de 10 kilowatts. Elle est implantée sur son immense domaine de 240 hectares situé à Pavilion, dans l'Etat de New York.

Steve Rigoni participe d'un mouvement de plus en plus large aux Etats-Unis, qui voit particuliers, exploitants agricoles et petites entreprises produire leur propre électricité par le biais de l'éolien. Le marché des petits aérogénérateurs se développe rapidement depuis peu, avec une progression de 78 % pour la seule année 2008 selon Ron Stimmel, membre de l'American Wind Energy Association. Celui-ci précise que les avantages consentis par les pouvoirs publics constituent une aide budgétaire pour ceux qui, comme Rigoni, cherchent à conquérir leur indépendance énergétique et à réduire leur empreinte carbone avec l'éolien.

L'agriculteur a été l'un des premiers de la région à installer une éolienne sur sa propriété pour son usage personnel, mais d'autres ont surgi depuis qu'il a érigé la sienne il y a plus de trois ans. Le district scolaire lui-même recourt désormais à cette énergie.

Rigoni a confié l'installation de son unité à Sustainable Energy Developments, Inc. (SED). Ce fournisseur de turbines destinées aussi bien aux particuliers qu'aux professionnels gère un projet de 1,5 mégawatt au Jiminy Peak Mountain Resort à Hancock, dans le Massachusetts. Mais la société est particulièrement fière de ses petites éoliennes, comme celle implantée sur la ferme de Rigoni.

Ernie Pritchard, cofondateur de SED et directeur du département chargé des petites unités, estime que Steve Rigoni et ceux qui, comme lui, installent des éoliennes sur leurs terres « effectuent un acte militant envers l'énergie renouvelable ». SED étant une entreprise de taille modeste, Ernie Pritchard se rappelle avoir installé l'éolienne de l'agriculteur. Les deux hommes sont toujours en contact pour les questions de maintenance.

Cruel, sournois et obsédé par l'argent, le Montgomery Burns des *Simpson* se soucie encore moins de l'environnement que de son personnel.

Le coût d'une unité comme celle de Rigoni, installation comprise, s'élève à 55 000 dollars, mais le gouvernement fédéral et de nombreux Etats proposent des crédits d'impôt, des minorations d'intérêts et autres avantages pour inciter les Américains

Steve Rigoni fait partie du nombre croissant d'Américains soucieux de réduire leur empreinte carbone et leur facture de combustible.

L'énergie éolienne est sûre, propre et renouvelable.

à se convertir à cette technologie, respectueuse de l'environnement et économe en énergie. Ces mesures ont aidé Steve Rigoni à passer à l'énergie éolienne.

Son installation produit environ 800 kilowatts d'électricité par mois, juste assez pour couvrir tous ses besoins domestiques et professionnels. Auparavant, Steve et son épouse Susan avaient un sèche-linge et un chauffe-eau fonctionnant au gaz naturel. Ils les ont changés pour des appareils électriques afin de rentabiliser pleinement leur éolienne.

Le montant de leur facture mensuelle d'électricité se situait auparavant entre 120 et 140 dollars. Ces dépenses appartiennent désormais au passé. Rigoni ne paie habituellement plus qu'un abonnement d'environ 16 dollars par mois.

En faisant visiter son exploitation agricole, Rigoni effectue une démonstration du fonctionnement de son installation. Bien que la génératrice ne soit située qu'à 180 mètres de la maison, il affirme ne jamais être gêné par le bruit. Son éolienne est devenue une sorte de monument local, dans la mesure où d'autres personnes intéressées par la technologie pour leur propre usage s'arrêtent pour la voir de plus près.

Steve Rigoni déclare ne jamais avoir été démarché par des sociétés désireuses d'installer sur ses terres de grosses unités à but commercial, mais tel n'est pas le cas d'autres agriculteurs de la région. Aujourd'hui, d'immenses éoliennes parsèment le paysage vallonné de nombreuses communes du nord de l'Etat de New York ; elles alimentent en énergie propre les entreprises locales de distribution d'électricité.

Bien que son éolienne soit de taille beaucoup plus modeste que celles à vocation commerciale, Rigoni a dû obtenir l'autorisation des autorités locales pour la mettre en place, en raison de sa hauteur. Dans la mesure où il n'avait pas de voisins à proximité, cette autorisation lui a été accordée.

Les éoliennes individuelles exigent pour fonctionner efficacement un vent d'une vitesse annuelle moyenne de 16 km/h. Cette condition est remplie pour notre agriculteur, dont la localité dans le nord de l'Etat de New York bénéficie d'une brise saisonnière soutenue en provenance du lac Erié, tout proche.

En cette belle journée de fin d'été, la brise est légère et les trois pales blanches en fibre de verre de trois mètres d'envergure de la génératrice tournent doucement dans un magnifique ciel bleu. Steve Rigoni précise que cinq à sept jours de bon vent permettent d'emmagasiner l'essentiel de l'énergie nécessaire pour un mois.

Bien qu'il soit désormais dispensé de facture mensuelle d'électricité, l'agriculteur estime qu'il lui faudra encore une quinzaine d'années pour amortir son installation. Mais il est convaincu qu'il est important pour les Américains de faire tout ce qu'ils peuvent pour être moins dépendants du pétrole et du charbon et recourir davantage aux sources d'énergie renouvelables telles que le vent, le solaire et les biocarburants.

« Je vois aussi dans l'éolienne une manière de diversifier mes placements, ajoute Steve Rigoni. J'investis aujourd'hui dans son achat, mais je n'aurai pas à payer de facture d'électricité quand je prendrai ma retraite. »

L'énergie éolienne reste « l'une des passions de ma vie », affirme l'agriculteur. Pourtant, il s'intéresse désormais fortement à un autre type d'énergie de substitution : la biomasse, c'est-à-dire le carburant ou la chaleur produits par les végétaux et leurs dérivés. En ce qui le concerne, il utilise comme combustible le panic érigé, herbacée qu'il produit lui-même, au lieu du propane lors des opérations de séchage du maïs.

Comme pour l'éolienne, Steve Rigoni s'enflamme lorsqu'il explique ce nouveau procédé, sa conception, son fonctionnement et les bénéfices qu'il permet de réaliser à la fois sur le plan financier et environnemental, car il ne produit pas de dioxyde de carbone. En brûlant du panic érigé, l'agriculteur économise environ 3 800 litres de propane par jour pendant la saison du séchage du maïs. Le prix du propane pouvant dépasser 50 *cents* le litre, le gain réalisé devient rapidement substantiel.

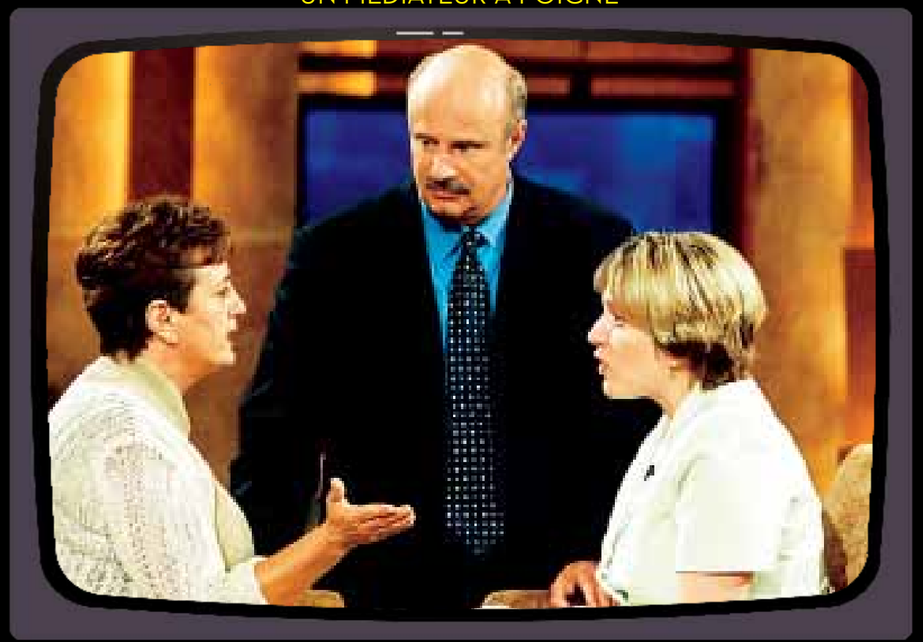
Mais si le facteur financier est un élément important, surtout pour un agriculteur, l'intérêt du projet est pour une large part, aux yeux de Steve Rigoni, de convaincre autrui d'investir temps et argent dans la création de sources d'énergie renouvelables et de marchés pour les utiliser.

« L'offre et la demande, c'est quelque chose que nous connaissons bien dans le monde agricole », conclut Rigoni, avant d'ajouter : « Je pense que, face à la crise de l'énergie, nous avons tous quelque chose à faire. »

***Gail Kalinoski** est une journaliste indépendante qui vit à Wappingers Falls, dans l'Etat de New York. Riche de plus de vingt-cinq ans d'expérience, elle a écrit sur les énergies de substitution, l'immobilier commercial et autres sujets liés au monde des affaires pour différents journaux, sites Internet et publications professionnelles.*

DR PHIL

UN MÉDIATEUR À POIGNE



Dr Phil sait tout, mieux que tout le monde. Et il vous le répétera. Toujours et sans cesse.

Chaque jour, Dr Phil fait des millions de visites à domicile, s'introduisant dans les foyers des téléspectateurs de son talk-show pour aider à résoudre les difficultés de la vie quotidienne – notamment les problèmes relationnels, parentaux, pondéraux et sexuels. Phillip McGraw a obtenu en 1979 un doctorat en psychologie de la North Texas State University, mais a abandonné son activité clinique. Après la publication en 1999 d'un best-seller intitulé *Stratégies de vie*, il lance en 2002 son show télévisé, *Dr Phil*, qui connaît un grand succès populaire. Chaque émission tourne autour d'un thème, tel que « les violences entre frères et sœurs » ou « Mes voisins sont des délinquants sexuels ». Les invités évoquent leurs problèmes et bénéficient parfois de l'avis de spécialistes. Le docteur Phil est toujours présent, leur conseillant sans ménagement de faire preuve de « réalisme » afin d'améliorer leur vie.

Les téléspectateurs sont nombreux à regarder *Dr Phil*, parce que l'émission rend simples et spectaculaires les questions les plus compliquées. Une fois, Dr Phil fit éclater en sanglots une mère après avoir fait passer et repasser une vidéo où on la voyait hurler à son fils : « Tais-toi, Vincent ! »

Dr Phil traite parfois de cas sordides et obscènes, offrant aux téléspectateurs et au public l'occasion de plonger dans l'intimité de vies agitées et de familles à problèmes. Il consacra deux émissions aux allégations selon lesquelles un père maltraitait sa fille âgée de 3 ans, accompagnées de ce que le présentateur décrivait comme des « séquences déchirantes » montrant la petite Kaylee en larmes. Les parents échangeaient des « accusations troublantes » et s'engageaient, toujours selon le présentateur, dans « une confrontation que vous ne pourrez jamais oublier ». « Quelqu'un dans le public prend-il à cœur l'intérêt de cette enfant ? » demandait Dr Phil, donnant une tournure sensationnelle à une situation navrante qui serait habituellement résolue par l'intervention discrète de spécialistes des problèmes sociaux ou de l'application de la loi.

Dr Phil n'a plus sa licence de thérapeute, mais l'Etat de Californie, où il enregistre son émission, a estimé qu'il n'en avait nul besoin. Les autorités ont en effet jugé que son émission relevait plus du divertissement que de la psychologie.

CHESTER PACH

SUIVI PERSONNALISÉ POUR ADOLESCENTS

PAR **SONYA WEAKLEY**

Perette Arrington respecte ceux à qui elle prodigue ses conseils. Cela inclut notamment la protection de leur vie privée.

Perette Arrington sait ce que cela veut dire que d'être à l'écoute d'accès de colère et de désarroi. Elle sait ce qu'est la douleur de ceux qui souffrent de stress émotionnel. Son métier de psychologue la conduit parfois à contenir et recueillir, comme un déversoir, les débordements émotifs de ses patients.

« Quand ils ne peuvent retenir leur trop-plein affectif, ils le rejettent à l'extérieur et il faut bien qu'il aille quelque part, dit-elle. Je les reçois et recueille toutes leurs réactions émotives. »

Elle est la seule à les entendre. Elle rencontre ses patients dans un cabinet privé, dans un cadre confidentiel où ils ont le sentiment de pouvoir en toute sécurité exprimer leurs sentiments. Pas de caméra, pas de télévision, pas d'exposition publique.

Perrette Arrington reçoit des patients profondément atteints et les séances peuvent être éprouvantes. « On me demande parfois comment je peux faire un tel travail. Il est triste de penser à ce que certaines personnes atteintes de troubles mentaux subissent, mais je ne ferais pas ce métier si j'étais incapable de le séparer de ma vie personnelle », affirme-t-elle.

Quand elle rentre chez elle, la psychologue ne parle jamais d'aucun des patients qu'elle a vus dans la journée. « C'est l'une des

particularités de mon travail. »

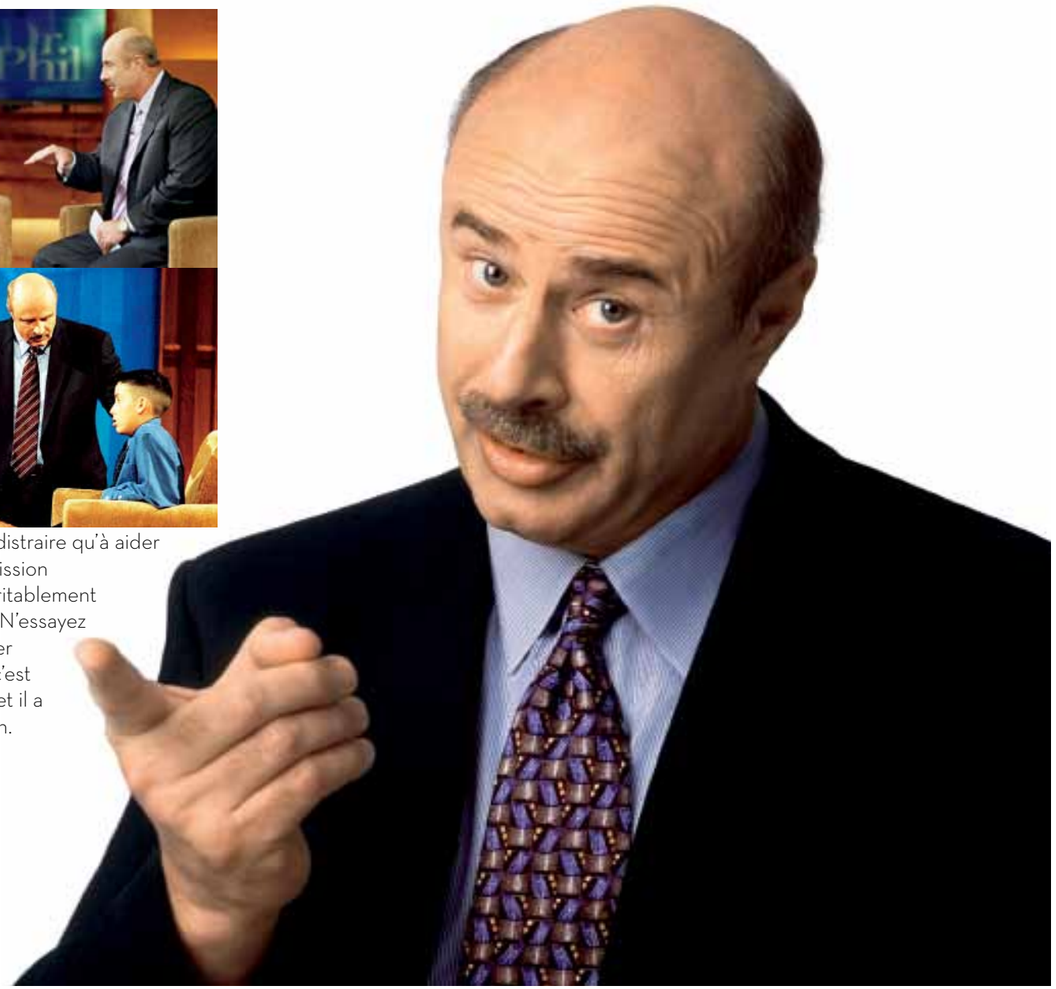
Perette Arrington est titulaire d'un doctorat en psychologie de l'université George Washington et d'une maîtrise de conseil en psychologie de l'université Howard de Washington.

Depuis peu, la jeune femme exerce à la John Philip Sousa Middle School à Washington. La ville s'est dotée d'un programme d'assistance psychologique visant à aider les établissements scolaires à travailler avec les enfants individuellement et en petits groupes.

Dans ses séances de groupe, Perette Arrington intervient auprès d'élèves de sixième, cinquième et quatrième sur un sujet unique, tel que la gestion des conflits ou des accès de colère. Son objectif est de prévenir les problèmes avant qu'ils ne surviennent. Elle voit aussi les enfants individuellement pour les aider à résoudre leurs difficultés personnelles, telles qu'une querelle avec un camarade ou un souci familial.

Il lui arrive aussi de prodiguer ses leçons à une salle de classe tout entière et de travailler directement avec enseignants et parents sur la

Visant plus à distraire qu'à aider le public, l'émission *Dr Phil* est véritablement un spectacle. N'essayez pas de discuter avec Dr Phil : c'est son émission et il a toujours raison.



Perette Arrington conseille les jeunes dans des foyers et des collèges secondaires publics.

Aider les collégiens, telle est la spécialité de Perette Arrington. Elle prend leurs problèmes au sérieux et, en retour, ils se confient facilement à elle.

gestion de certains types de comportements. Elle a récemment enseigné aux élèves d'une classe à déceler les envies suicidaires chez leurs camarades. « Je leur ai appris à lire les signes chez leurs amis, leurs frères et sœurs, et indiqué comment demander de l'aide. Parfois, les gamins ne savent tout simplement pas et ne font rien parce qu'ils ignorent comment réagir. »

A l'intention d'un groupe de huit collégiens de sixième et cinquième, Perette Arrington a organisé une discussion hebdomadaire sur la manière de faire face à ses accès de colère et sur ce que cela signifie d'avoir « un faible niveau de tolérance du sentiment de frustration ». Ce type d'« intervention » a pour objet de désamorcer les problèmes avant qu'ils ne se posent.

« On peut se confier à notre psychologue, affirme Lajuan, une élève de quatrième. On peut aller la voir quand on se sent déprimé ou qu'on a un problème. »

Perette Arrington intervient également dans les « minicrises », par exemple une querelle entre deux élèves. Mais le problème n'est pas débattu en présence des autres collégiens. Les deux belligérants le règlent en privé.

Selon Dwan Johnson, le principal de la Sousa School, Perette Arrington fait du bon travail aussi bien avec les adultes qu'avec les jeunes. La plupart des autres établissements ne bénéficient pas d'une personne à plein temps mobilisée sur le bien-être psychologique des élèves. « C'est une bénédiction que d'avoir Perette Arrington dans notre équipe, confie-t-il. Tous les collégiens lui font confiance. Elle a un très grand sens de l'éthique et trouve toujours une solution aux problèmes. »

Perette Arrington n'avait pas au départ choisi la psychologie. Joueuse de volley-ball de haut niveau à l'université de Seton Hall, dans le New Jersey, et poursuivant en même temps des études préparatoires de médecine, elle trouva ce cumul trop lourd. « J'en perdais le sommeil. Il me fallait prendre une décision. »

Elle choisit alors de renoncer provisoirement à la carrière de cardiologue et d'explorer un autre domaine d'activité dans le champ médical. « Je me suis orientée vers la psychologie et cela m'a passionnée. »

Elle assimilait d'emblée les diverses théories et comprenait en quoi elles permettent d'expliquer différents types de comportement ; elle paraissait avoir par ailleurs un don naturel pour les mettre en pratique dans des cas spécifiques. Dès lors, elle sut ce qu'elle voulait faire : aider les êtres humains à résoudre leurs problèmes personnels lui semblait être « un savoir-faire inné ».

Tout en poursuivant ses études théoriques, elle profita de nombreuses occasions d'effectuer des stages pratiques et de participer à des programmes de recherche. Elle fit notamment un stage dans un pensionnat médicalisé pour adolescents souffrant de troubles graves du comportement et participa à un programme de travail sur des enfants vivant (généralement à titre temporaire) dans des familles d'accueil.

Dans le pensionnat médicalisé, Perette Arrington participa plusieurs mois durant à un programme spécial pour enfants atteints de maladies mentales à un stade avancé. Elle était à la disposition des patients 24 heures sur 24 et faisait également office de visage familier s'ils devaient être accompagnés à l'hôpital ou étaient confrontés à quelque autre situation difficile.

« J'étais complètement vidée et épuisée », se souvient-elle, mais elle se sentait réconfortée dès lors qu'elle constatait les progrès de l'un des enfants.

Perette Arrington a également travaillé dans des foyers pour adolescents, dans l'enseignement public à Washington, en qualité d'associée dans un cabinet et en tant que chargée de recherche pour la National Association of Social Workers. En plus de son poste à plein temps à la Sousa Middle School, Perette Arrington exerce à son compte et reçoit en consultation individuelle des enfants et des adultes. Elle travaille en outre en qualité de consultante pour un autre cabinet.

Elle n'a par ailleurs jamais abandonné le volley-ball. Elle est depuis dix ans l'entraîneuse principale de l'équipe féminine de volley de la Woodrow Wilson Senior High School à Washington et son équipe a gagné chaque saison le championnat de ligue. « C'est en soi un travail à plein temps », confie-t-elle. Elle organise les séances d'entraînement et les tournois et coordonne même le voiturage des jeunes joueuses par les parents et autres proches. « Je le fais parce que j'aime ça. Je le fais pour les filles. »

Cette activité d'entraîneuse de l'équipe de volley occupe une large partie de son temps et elle parle souvent d'y renoncer ; mais elle remet toujours à plus tard sa décision. « Je continue à m'occuper de ces remarquables sportives ; je veux les aider, les former et leur donner la même chance que celle que j'ai eue. »

Son travail l'aide à décoder le mode de pensée des adolescents et à canaliser leur nature combative ; ils sont à l'aise pour parler avec elle. « Je comprends les pressions auxquelles ils sont soumis et je peux communiquer avec eux. Quand vous aimez ce que vous faites, les gens se sentent en confiance avec vous. »

***Sonya Weakley** est rédactrice au Bureau international de l'information du département d'Etat des Etats-Unis.*

EN CHIFFRES
DONNÉES STATISTIQUES

- **5 274 :** le nombre de marchés fermiers aux Etats-Unis (Farmers Market Coalition).
- **8,90 % :** le pourcentage d'augmentation du nombre de marchés fermiers aux Etats-Unis entre 2005 et 2009 (Farmers Market Survey).
- **55 :** le nombre de variétés de légumes cultivés dans le jardin de la Maison-Blanche (*New York Times*).
- **200 dollars :** le coût des semences et paillis du potager de la Maison-Blanche (*New York Times*).
- **2,5 milliards de dollars :** les dépenses des Américains en jardinage vivrier sur 2008 (Reuters).
- **43 millions :** le nombre de ménages américains cultivant leurs fruits, légumes et plantes aromatiques (Reuters).
- **20 % :** le taux annuel moyen d'augmentation du nombre d'agriculteurs labellisés bio selon les normes américaines au cours des dix dernières années (Organic Farming Research Foundation).
- **40,80 % :** le pourcentage des terres américaines à usage agricole (département de l'Agriculture des Etats-Unis).
- **17 % :** le pourcentage du territoire américain constitué de zones côtières, hors Alaska (National Ocean Service).
- **55 054 :** le nombre de sauvetages effectués par les maîtres nageurs sauveteurs aux Etats-Unis en 2009 (United States Lifesaving Association).
- **176,4 millions :** le nombre de baigneurs ayant fréquenté une plage aux Etats-Unis en 2009 (United States Lifesaving Association).
- **45 millions :** le nombre de visiteurs à New York en 2009 (*New York Times*).
- **6,4 millions :** le nombre d'usagers américains utilisant les transports publics pour se rendre à leur travail (U.S. Census Bureau).
- **33 % :** le pourcentage de ces usagers travaillant à New York (U.S. Census Bureau).
- **1 160 km :** la longueur du réseau métropolitain de New York (Metropolitan Transit Authority).
- **700 000 :** le nombre journalier de voitures ne circulant pas dans New York grâce à l'utilisation des transports en commun (Metropolitan Transit Authority).
- **34 000 :** les effectifs de police à New York (Reuters).
- **1 619 :** les effectifs de police dans l'Etat du Vermont (département de la Justice des Etats-Unis).
- **8 000 :** les effectifs de police mobilisés pour l'investiture du président Barack Obama en 2009 (*New York Times*).
- **26 sur 44 :** les présidents américains titulaires d'un diplôme de droit (ABC News).
- **23 119 :** le nombre d'avocats au Japon (*Japan Times*).
- **1,14 million :** le nombre d'avocats aux Etats-Unis (*Wall Street Journal*).
- **788 000 :** le nombre de médecins aux Etats-Unis (*New York Times*).
- **82 millions :** le nombre de téléspectateurs à travers le monde suivant la série télévisée la plus populaire de la planète, *Dr House*, qui se déroule en milieu hospitalier (*Foreign Policy*).
- **16 000 :** le nombre de diplômés sortant chaque année des facultés de médecine américaines (*New York Times*).
- **650 000 :** le nombre d'étudiants étrangers inscrits dans les facultés et universités américaines en 2009 (*Washington Post*).
- **12,50 % :** le pourcentage des immigrants dans la population américaine (United Press International).
- **10,9 millions :** le nombre d'enfants d'âge scolaire (entre 5 et 17 ans) parlant chez eux une langue autre que l'anglais (U.S. Census Bureau et université de l'Etat de New York à Albany).
- **54 % :** le pourcentage de ménages américains où une personne joue d'un instrument de musique (Bolz Center for Arts Administration).
- **61,8 millions :** le nombre d'Américains engagés dans une activité bénévole (U.S. Bureau of Labor Statistics).
- **8,24 millions :** le nombre de jeunes Américains âgés de 16 à 24 ans pratiquant régulièrement le bénévolat (U.S. Bureau of Labor Statistics).
- **22 % :** le taux de réussite supplémentaire au diplôme de fin d'études secondaires pour les jeunes bénévoles par rapport à ceux n'exerçant pas ce type d'activité (*New York Daily News*).
- **89 % :** le pourcentage de ménages américains effectuant des dons à des œuvres (National Philanthropic Trust).
- **1,416 milliard de dollars :** le financement proposé par AmeriCorps sur 2011 pour renforcer le secteur du bénévolat aux Etats-Unis (AmeriCorps).
- **6,3 milliards de dollars :** les fonds promis par le gouvernement fédéral aux Etats et aux collectivités locales pour le développement des énergies renouvelables et du rendement énergétique (Maison-Blanche).
- **627 :** le nombre d'aérogénérateurs implantés dans la plus grande ferme éolienne au monde, le complexe de Roscoe au Texas (CBS News).
- **1941 :** l'année où la première éolienne fut raccordée à un réseau électrique (*Wired*).
- **371,7 millions de kWh :** l'énergie totale produite par des sources renouvelables aux Etats-Unis (département de l'Energie des Etats-Unis).

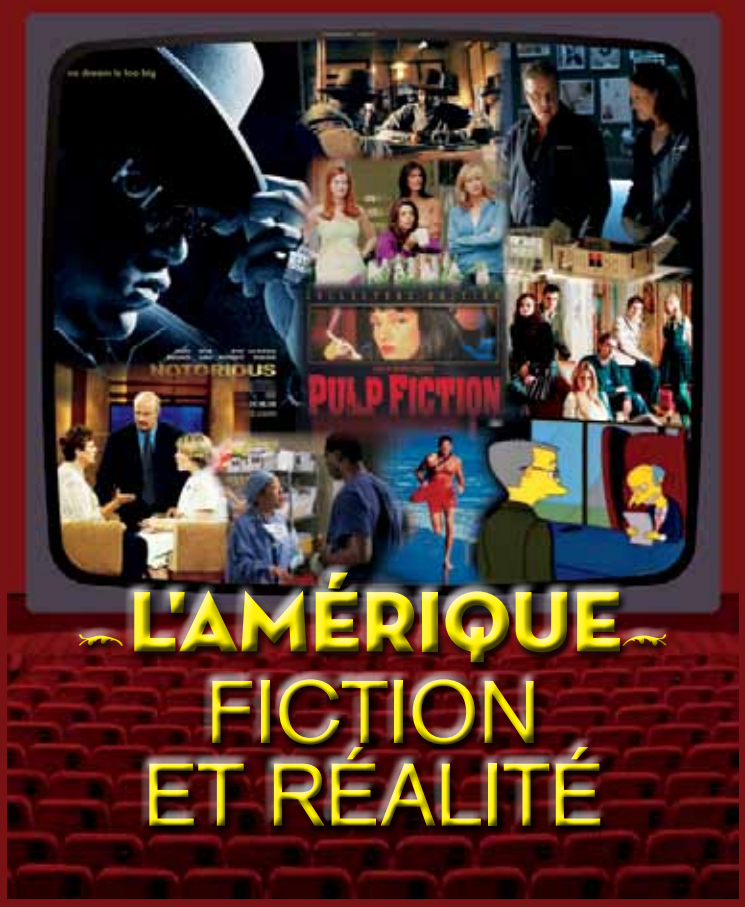
DÉPARTEMENT D'ÉTAT, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
Bureau international de l'information
2010
http://www.america.gov/publications/books.html

Photographies :

Les crédits des illustrations sont séparés par des tirets si elles figurent de haut en bas et par des points-virgules si elles figurent de gauche à droite. Couverture : © Fox Searchlight/Everett Collection – © Paramount Television/CBS/Photofest ; Michael Desmond/© ABC/Photofest ; © Warner Bros./Photofest – Ron Tom/© Everett Collection – Miramax Films/Photofest – © All-American Television/Everett Collection ; Robert Voets/© CBS/Landov – Timothy White/The CW/Landov – 20th Century Fox Television/Photofest. Deuxième de couverture : Erwin Wodicka/PhotoSpin. Page 2, en haut : 20th Century Fox Television/Photofest ; © NBC/Photofest ; © Warner Bros./Photofest. 2, en bas : Seth Harrison ; Robert Benson ; Candy Moulton. 3, en haut : CBS/Landov ; © Miramax Films/Photofest ; Michael Desmond/© ABC/Photofest. 3, en bas : Seth Harrison ; Ken White/Département d'Etat ; Seth Harrison. 4, en haut : Andrew Eccles/The CW/Landov ; Scott Garfield/© ABC/Photofest ; © Fox Searchlight/Everett Collection. 4, en bas : David Paul Morris ; Jill Walker ; Seth Harrison. 5, en haut : Danny Feld/ABC/Everett Collection ; 20th Century Fox Television/Photofest ; © Paramount Television/Everett Collection. 5, en bas : Joshua Handell ; Gail Kalinoski ; Seth Harrison. 6 : 20th Century Fox Television/Photofest. 7 : Seth Harrison. 8 : 20th Century Fox Television/Photofest (2). 9-10 : Seth Harrison. 12 : © NBC/Photofest. 13 : Robert Benson. 14 : © NBC/Photofest ; © All-American Television/Everett Collection. 15-17 : Robert Benson. 18 : © Warner Bros./Photofest. 19 : Candy Moulton. 20 : AP Images – © Warner Bros./Photofest ; © Warner Bros./Photofest. 21-22 : Candy Moulton. 24 : CBS/Landov. 25 : Seth Harrison. 26 : © CBS/Landov (3). 27-28 : Seth Harrison. 30 : © Miramax/Photofest. 31 : Ken White/Département d'Etat. 32 : © Miramax/Photofest (3). 33-34 : Ken White/Département d'Etat. 36 : © Frank Ockenfels/ABC/Photofest. 37 : Seth Harrison. 38 : © Frank Ockenfels/ABC/Photofest ; © Richard Cartwright/ABC/Photofest – © Vivian Zinc/ABC/Photofest. 39-40 : Seth Harrison. 42 : © The CW/Landov. 43 : David Paul Morris. 44 : Andrew Eccles/The CW/Landov – Timothy White/The CW/Landov ; © The CW/Landov. 45-46 : David Paul Morris. 48 : © Scott Garfield/ABC/Photofest. 49 : Jill Walker. 50 : © Scott Garfield/ABC/Photofest (2) – © Blake Little/ABC/Photofest. 51-52 : Jill Walker. 54 : © Fox Searchlight/Everett Collection. 55 : Seth Harrison. 56 : Mark Lennihan/AP Images (2) ; © Fox Searchlight/Everett Collection. 57-58 : Seth Harrison. 60 : © Danny Feld/ABC/Everett Collection. 61 : Joshua Handell. 62 : © 2004 Moshe Brakha/ABC/Photofest – Reed Saxon/AP Images ; ABC/Everett Collection. 63-64 : Joshua Handell. 66 : 20th Century Fox Television/Photofest. 67 : Gail Kalinoski. 68 : 20th Century Fox Television/Photofest (2). 69-70 : Gail Kalinoski. 72 : © Paramount Television/CBS/Photofest. 73 : Ken White/Département d'Etat. 74 : © Paramount Television/Everett Collection – © Paramount Television/CBS/Photofest (2). 75-76 : Ken White/Département d'Etat.

Chester Pach
Les rubriques télévision et cinéma de la présente brochure ont été rédigées par Chester Pach. Ce professeur enseigne l'histoire à l'université de l'Ohio, dont il est membre éminent. Chester Pach a écrit trois ouvrages sur la politique américaine et la politique étrangère des Etats-Unis. Son prochain livre, à paraître aux presses universitaires du Kansas, portera sur la présidence de Ronald Reagan.

Rédacteur en chef : Jonathan Margolis
Directeur des publications : Michael Jay Friedman
Directrice artistique : Min-Chih Yao
Rédacteurs adjoints : Martin Manning
Megan Wong
Collaborateurs : Sonya Weakley
Nadia Shairzay
Joshua Handell
Iconographe : Maggie Johnson Sliker
Version française : Africa Regional Services, Paris



L'AMÉRIQUE
FICTION ET RÉALITÉ

Bureau international de l'information
DÉPARTEMENT D'ÉTAT, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
http://www.america.gov/publications/books.html